Le COURRIER du
5e Cinéma
MARS 1940

DANIELLE DARRIEUX

FRANCE-FILM

PREMIÈRE ET SEULE DISTRIBUTRICE DU FILM PARLANT FRANÇAIS

présentera prochainement

CORINNE LUCHAIRE ET RAYMOND ROULEAU DANS "CONFLIT".

LE COURRIER DU CINEMA

VOLUME 5 -- No 3 — Membre de l'A. B. C. — MARS 1940

PROGRES

Si nous parlions un peu de nous! Depuis le début de 1940 nos lecteurs et abonnés n'ont pas été sans constater la magnifique toilette qui rayonne dans toutes les pages de notre magazine. De plus en plus il mérite son titre de premier magazine de luxe exclusivement consacré au cinéma français.

Personne n'a manqué de noter notre couverture. En couleur ! Franchement nous en sommes fiers. Les cinéphiles aiment toujours à conserver ces belles illustrations; aussi avons-nous pris les dispositions pour que rien ne viennent les gâcher. Nous laissons le nom de la vedette, c'est tout.

En aucun temps on peut présenter cette couverture à l'encadreur qui en fera, à peu de frais, un tableau du plus bel effet. Toutes les grandes vedettes du cinéma français, à tour de rôle, seront ainsi illustrées de façon à constituer une galerie artistique vraiment inédite et du meilleur goût.

Mais il n'y a pas que la couverture.

A l'intérieur nous avons multiplié, avec le nombre de pages, les illustrations, toujours inédites sur les grands films à venir. Malgré la lenteur du mouvement des paquebots nos informations de Paris ont donné lieu à des nouvelles retentissantes, jamais infirmées.

Nous avons annoncé la démobilisation de plusieurs artistes qui, par ordre du ministère de la guerre, retournent aux studios pour soit achever des films, soit en tourner de nouveaux.

Profitons de l'occasion, à nous offerte, d'affirmer une fois de plus qu'il est ridicule d'entretenir un sentiment de pessimismes à l'endroit du cinéma français. Guerre ou pas guerre... la production se poursuit inlassablement. D'ailleurs on le verra par les nouvelles dont notre édition actuelle abonde sur ce sujet.

"Le Courrier du Cinéma" se répand de plus en plus et la direction s'ingénie, lentement mais sûrement à en faire le magazine idéal.

Nous inaugurerons le mois prochain une nouvelle rubrique. Nous aurons désormais une page consacrée exclusivement aux recettes de la bonne cuisine française.

Cette rubrique nous était réclamée depuis longtemps. Nous y voilà !

On notera que les recettes sont toutes simples; que les mesures sont indiquées en valeurs courantes et non selon le système métrique trop peu connu au pays. De plus en plus nous apporterons à nos pages féminines une attention constante et des innovations exclusives.

Le nombre croissant de nos lecteurs nous fait une obligation de mieux parer chaque mois notre publication. L'augmenter est aussi le but que nous nous proposons pour d'ici quelques mois. En effet, nous avons l'intention de doubler le nombre des pages, de publier des scénarios complets, romancés avec illustrations et de traiter divers sujets de l'activité féminine.

Bref, "Le Courrier du Cinéma" a déjà et continuera d'avoir sa place dans tous les foyers où il est toujours accueilli avec joie par tous les membres de la famille.

LE premier acteur français à être décoré au front... est Albert Préjean. Il vient en effet de recevoir la Croix de Guerre. Sur la poitrine de ce valeureux héros cette décoration est venue s'ajouter à la Médaille Militaire et à la Croix de la Légion d'honneur. Sans compter les citations.

Albert Préjean le premier acteur à être décoré pour trait d'héroïsme au front.

Albert Préjean est un héros et nous ne le dirons jamais assez. Pourtant il est demeuré le Préjean de toujours. Hier, artiste de cinéma et chanteur aimé du public; aujourd'hui lieutenant d'infanterie commandant une compagnie de première ligne sur la rude terre de la Moselle . . . il n'a pas changé. Ces jours derniers il était à Paris, en permission. La première depuis les débuts des hostilités. Histoire de se remettre dans l'atmosphère il se rendit au Casino de Paris y applaudir son grand ami, Maurice Chevalier.

Celui-ci reconnut Préjean aux premières banquettes. Or, ce fut un moment d'émotion que les spectateurs de cette soirée n'oublieront pas.

Maurice interrompt sa fameuse nouvelle chanson "Et ça fait de bons Français" pour interpeller Albert Préjean.

"Monte sur la scène que je te regarde de près mon bon vieux!" Le lieutenant kaki a dû obéir à cet appel. Ce fut un crépitement dans la salle quand les deux hommes justement célèbres se donnèrent l'accolade.

La censure militaire n'a pas publié encore le récit du fait d'armes qui valut à Albert Préjean sa nouvelle décoration. Un jour ces détails seront rendus publics. Néanmoins nous retrouvons bien Albert Préjean avec son sourire mêlé d'optimisme et un brin de septicisme. Comme toujours, le rire aux lèvres il a dû aller de l'avant avec les rudes gars de sa compagnie menant l'attaque ou la patrouille avec son flegme que rien ne saurait ébranler.

Un brave ! Dans la mesure de nos humbles moyens nous sommes heureux de rendre à ce bel artiste français si aimé du public canadien, notre témoignage d'admiration. Souhaitons que Préjean soit encore protégé par la même bonne étoile qui lui fit traverser la dernière guerre.

• • •

GUY BERRY au cinéma

LE charmant chanteur français que la guerre nous a empêché de revoir — il avait un contrat signé avec un poste local de radio — sera la vedette avec Annie Vernay et Raymond Cordy du film "Chantons Quand Même". C'est au cours d'une permission de dix jours que Berry et Cordy, tous deux sous l'uniforme, ont pu tourner les scènes finales de cette production qui nous parviendra bientôt. N'est-ce pas que ce titre "Chantons Quand Même" est déjà une leçon d'optimisme pour l'époque actuelle ?

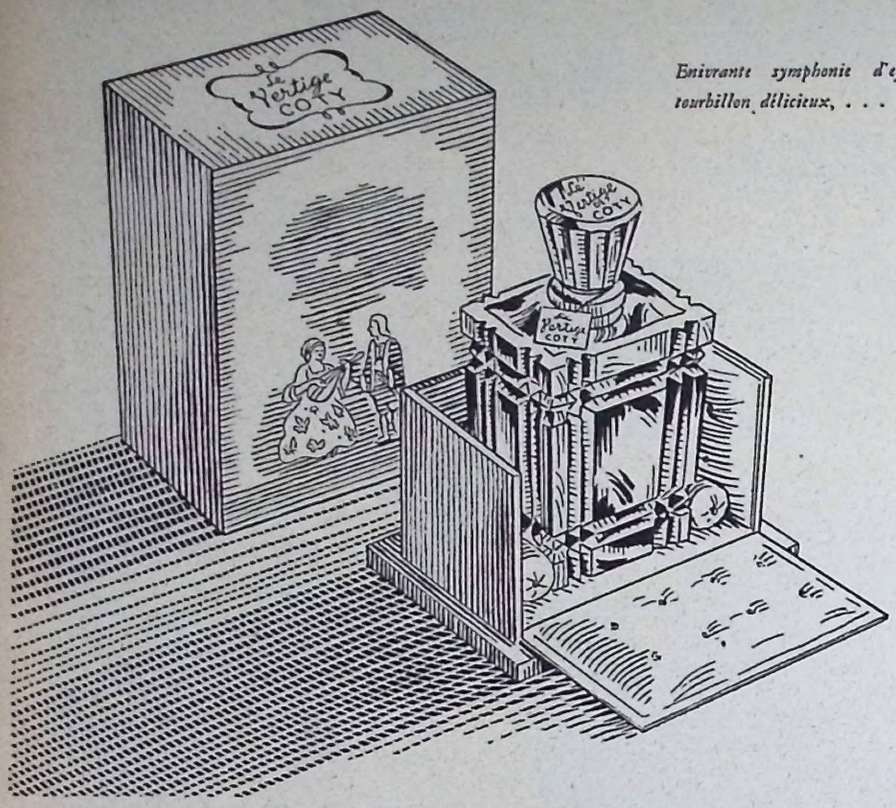
• • •

La visite royale

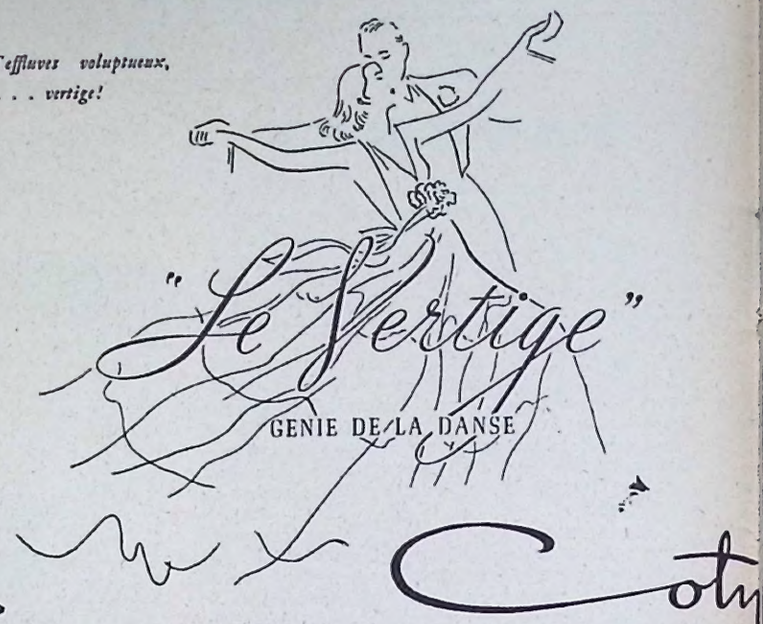
SIGNALONS qu'une version française du voyage de Nos Souverains au Canada vient d'être présentée au cinéma Saint-Denis. Après une semaine d'exclusivité cette bande riche de souvenirs va entreprendre sa tournée en province. C'est un document à voir dont la valeur historique n'est plus à dire.

Le "COURRIER DU CINEMA" est publié par "Le Courrier du Cinéma Limitée". Il est enregistré au Parlement comme matière de seconde classe. L'abonnement est de cinquante sous par année. Représentants : Québec, M. Ls-E. Verret, Cinéma de Paris; Sherbrooke, M. L. Perreault, Cinéma de Paris; Saint-Hyacinthe, M. J. Morin, Théâtre Corona; Trois-Rivières, M. J.-A. Lapolice, Cinéma de Paris; distributeurs à Montréal, Charron et Fils; à Québec, Agence Québecoise de Distribution Enrg.; à Chicoutimi, Agence de Journaux Inc.; à Sherbrooke, Librairie Notre-Dame; aux Trois-Rivières, Robert et Robert; Saint-Hyacinthe, Librairie Choquette. Chaque copie se vend $0.05. Adressez toute correspondance au bureau principal, 687, rue Craig O., suite 1110, téléphone LAncaster 5141. Edouard Garand, Directeur-commercial.

UN NOUVEAU PARFUM...



Enivrante symphonie d'effluves voluptueux, tourbillon délicieux, ... vertige!



Pourquoi Pierre Mingand aime jouer le piano

—Ce que je fais chez moi en rentrant le soir! Je ne m'en souviens plus! Depuis trente jours j'ai abandonné mon domicile, j'arrive à l'instant, je viens d'être démobilisé. Voyons... si le bain est un lavage du corps, je considère le piano comme le lavage de mon âme. J'en joue et m'accompagne en chantant.

L'infirmier Fernand Gravey

Fernand Gravey s'est engagé dans la Croix-Rouge. Il est pour l'instant affecté à Tours, à l'hôpital militaire. Il y fait du secrétariat, tape à la machine, visite des hôpitaux, il veut passer son examen d'infirmier... Il prend ce nouveau rôle très au sérieux et travaille beaucoup.

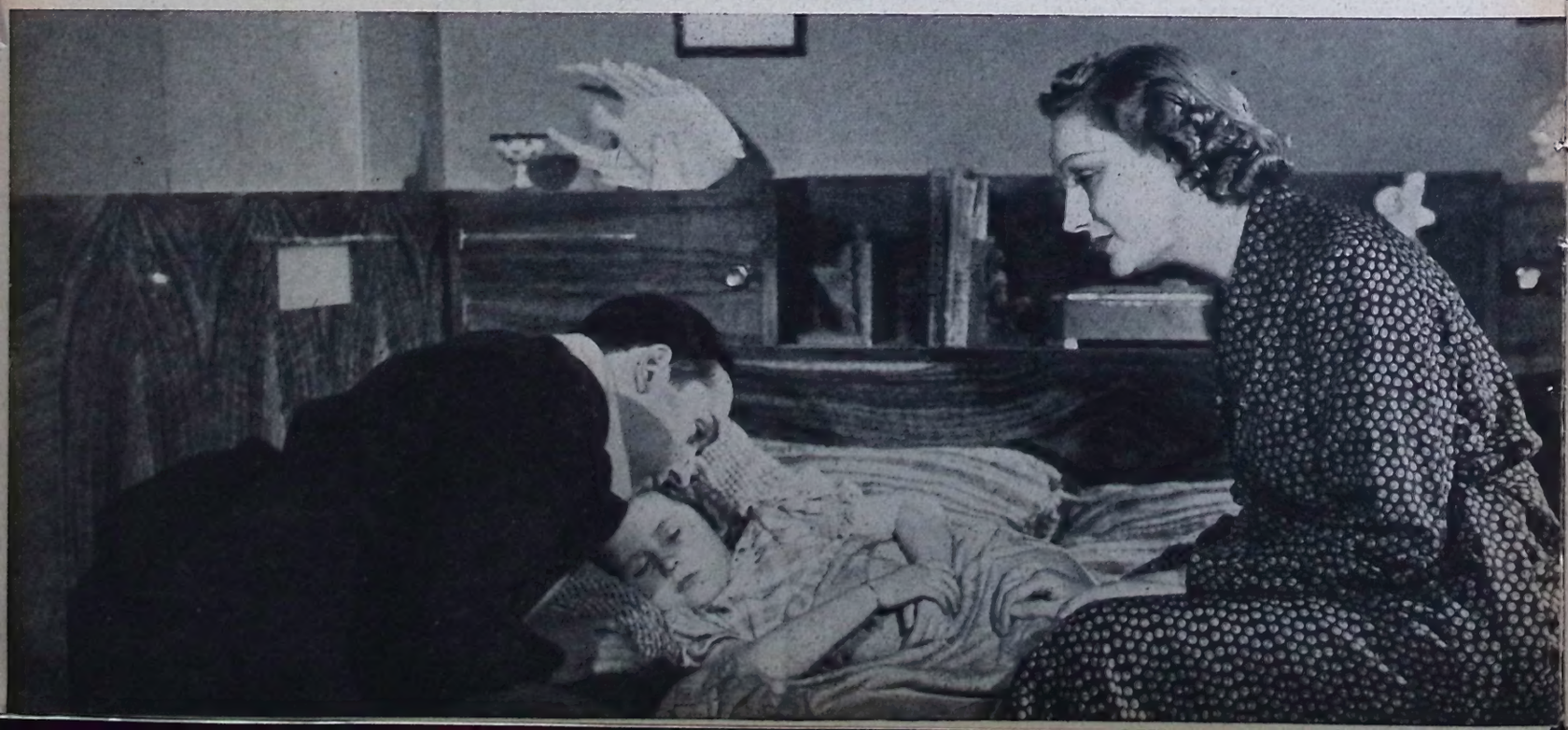
◂▸

Pierre Fresnay vient de passer quelques jours de permission à Paris.

La comédie se joue avec les mains

Presque tous les méridionaux parlent et jouent avec leurs mains: Raimu, Charpin, Andrex, Tramel, qui est Toulonnais, fait toutefois exception à la règle. Mais Jules Berry qui n'est pas du Midi, leur rendrait des points à tous! Raimu, en outre, joue avec une fureur, dont il a toujours une provision prête à éclater.

Dans "Une main a frappé" Lucien Galas et Jeanne Boitel jouent avec émotion cette belle scène familiale qui est l'un des clous de cette production. Pierre Larquey en est aussi la vedette. Ce film d'une formule très originale est déjà voué à un beau succès.



JEAN GABIN

Héros de film, héros de guerre

JEAN GABIN est fusilier-marin quelque part et, le col bleu et le petit pompon rouge vont bien à ce gars puissant et sympathique. Il est tout à fait dans son élément, au milieu de soldats sains et costauds comme lui. On n'aurait pas compris qu'il soit secrétaire dans un bureau ou planton dans un ministère. On voit toujours en lui un homme d'action, joyeux et résolu; toujours prêt à défendre ses droits avec ses poings vigoureux. C'est un garçon mâle et solide, qui est bien à sa place dans un corps d'élite, parmi ces "demoiselles à pompon rouge", comme on a surnommé les fusiliers-marins depuis leur glorieuse résistance sur l'Yser.

Il a paru dans de nombreux films militaires, mais on l'a trop souvent montré comme une sorte de mauvais garçon, alors qu'il y a, chez lui, beaucoup de sincérité et de bonne humeur. A quelqu'un qui l'interrogeait un jour sur les secrets de son art et sur sa façon de composer ses personnages, il répondit un peu brutalement:

—J'ai pas de secret et je ne compose rien. Je ne réfléchis pas pendant cinq heures à la façon dont je vais bien pouvoir dire "oui", "fiche-moi le camp" ou "tu me plais". Je prends trois minutes avant de tourner pour apprendre mon texte, et puis je dis "oui", "fiche-moi le camp" ou "tu me plais", comme on le dirait dans la vie, avec les gestes qu'on fait dans la vie. C'est pas sorcier.

C'est, au contraire, tout à fait sorcier de faire partager à tout un public l'émotion ou le sentiment qui vous étreint, de jouer juste, sans préparation. C'est peut-être là le comble de l'art. Il faut dire que, pendant très longtemps, Gabin s'est peu soucié de devenir un artiste de cinéma et de voir son nom en gros caractères sur une affiche. Il a un peu grandi au hasard, au milieu d'une famille très unie, avec des frères et des soeurs qui s'entendaient bien entre eux; l'aînée de ses soeurs est la femme d'un champion de boxe et elle s'occupa beaucoup de Gabin. Je ne sais pas le travail qu'il fait, mais il pourrait être mécanicien ou chauffeur, car il travailla chez un constructeur d'automobiles avant de monter sur les planches. Il avait d'ailleurs fait son service militaire dans les fusiliers-marins et, comme son père faisait du théâtre, c'est à côté de lui qu'il se montra dans un de ses premiers rôles aux Bouffes-Parisiens: c'est là aussi que le cinéma vint le chercher. Peut-être l'équipage, se souvenant d'un de ses films, du personnage qu'il représentait, lui donne-t-il le surnom de "Gueule d'amour", car il a été, à l'écran, le gars qui collectionne les bonnes fortunes, le casse-coeur et le casse-cou adoré des femmes, mais qui ne tombe jamais dans la basse crapule. Il y a toujours quelque chose de fort et de sain dans ses aventures.

Il est marin aujourd'hui, comme il l'a été dans *Zouzou*, mais, cette fois, c'est pour de vrai. Il a joué beaucoup d'autres rôles de soldats. On l'a vu, tour à tour, cavalier dans *les Gaîtés de l'escadron*, légionnaire, dans *la Bandera*, aviateur, dans *la Grande Illusion*. Mais, tout cela, c'était de la frime à côté de l'emploi qu'il tient aujourd'hui pour la défense de son pays. Le fusilier-marin Gabin a conservé des goûts simples; il aime la chasse, les champs, la forêt, le mouvement et le plein air. Il pratique l'amitié la plus sûre, la plus fidèle, et sous l'uniforme, il reste, comme au studio, le bon et joyeux camarade, gentiment goguenard, plein d'entrain à l'ouvrage et qui est aimé partout. Ne manquez pas de le voir dans *"Quai des Brumes"*, son meilleur rôle.

RAY VENTURA, un homme occupé

Ray Ventura n'est pas seulement musicien —ce qu'on savait déjà—mais aussi brillant chef d'orchestre, leader de ses dynamiques Collégiens et un éditeur de musique: voyez *"Madame la Marquise"*. Il est à la Radio régulièrement, pour la joie de millions d'auditeurs, traverse la France et l'Europe en tous sens pour des concerts: à ce jour, il en a donné plus de 800. Il a enregistré 150 disques dont 1,200,000 exemplaires ont déjà été vendus.

C'est donc un homme occupé. . . Et comme il a pu prendre des vacances, il a décidé de devenir producteur et de faire le grand film que ses millions d'auditeurs et amis attendent de lui.

C'est la raison de *"Tourbillon de Paris"*. On y verra Ray Ventura et ses Collégiens, naturellement; Jean Tissier, Charpin, Marguerite Pierry, Samson Fainsilber, Marcel Vallée, Sergeol, etc., etc.

De jeunes et sûrs talents seront révélés: ceux de Coco Aslan déjà célèbre à la T.S.F.; Jimmy Gaillard et deux nouvelles vedettes: Claire Jordan, Milla Pitoeff, qui seront bientôt étoiles au firmament cinématographique.

La musique est de Paul Misraki qui—nouvelle et agréable surprise—fera ses débuts à l'écran.

◆▶

Ginette Leclerc vient au *"tour de chant"*. Elle se fera applaudir prochainement sur la scène d'un music-hall parisien où elle jouera également un sketch.

Hommage à France-Film

Le journal de PETIT format
qui renseigne sur TOUS les
GRANDS événements.

L'Illustration Nouvelle

Voulez-vous des renseignements objectifs sur
les films à l'affiche ?

Lisez "CINE-GUIDE"
paraissant tous les jours.
dans

LE DEVOIR

430 Est, rue NOTRE-DAME MONTREAL

LISEZ

LE JOUR

HEBDOMADAIRE POLITIQUE et LITTERAIRE
Directeur : Jean-Charles HARVEY

CASIER POSTAL 20, STATION "N"
MONTREAL

LISEZ—

Le Canada

Votre journal du matin.
Publie toutes ces nouvelles:
Sportives, Locales, Internationales ou Financières.
Faites-vous livrer "Le Canada" à domicile, il sera à votre porte avant votre déjeuner, tous les matins.

3 mois	1.50
6 mois	3.00
12 mois	6.00

A Montréal seulement — Appelez HA. 5131

L'AUTORITE

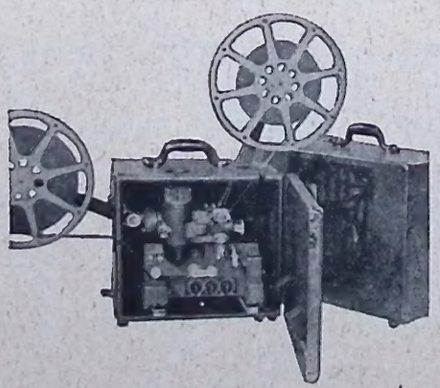
Le plus vieil hebdomadaire français de Montréal
est heureuse d'offrir à la compagnie
FRANCE-FILM
ses meilleurs voeux et ses félicitations à l'occasion du onzième anniversaire de sa fondation. Elle souhaite que FRANCE-FILM continue à répandre au sein de notre population la culture et l'esprit de la Vieille France par la diffusion des films qu'elle a popularisés dans ses différents théâtres.

EX-AMEN de la vue

J.O. Giroux, O.D.
diplômé de l'A.E.P.O. de Paris — spécialiste en examen de la vue — assisté des optométristes diplômés suivants :
A. Philie, O.D., I. Rodrigue, O.D.,
J. Hotte, O.D., J.-P. Marchand, O.D.
Bureaux de consultations chez

Dupuis Frères

Projecteurs Sonores 16m-m
- FILMOSOUND -
et
Films Parlants Français 16m-m
sur pellicule ininflammable.



Ecrivez nous et nous nous ferons un plaisir de vous envoyer notre catalogue et de vous quoter les prix de vente des projecteurs et le tarif de location de nos programmes.

FRANCE-FILM
Service du 16 m/m ininflammable.
637 ouest, rue Craig, Montréal

PIEGES ou les jeux du crime et de l'amour

MARIE DEA porte une charmante petite robe en faille gris perle, une veste noire, un grand feutre noir, des souliers découpés à haut talon. Elle est ravissante et l'on comprend que Robert Fleury, alias Maurice Chevalier, réponde "je t'aime" à sa question "m'aimes-tu?"

Maurice est assis devant son bureau lorsqu'Adrienne-Marie Déa vient le surprendre. Le téléphone sonne:

—Encore! s'écrie Robert Fleury.

—Salaud! entend-il dans l'appareil, à plusieurs reprises.

Mais, pour que la jeune fille ne se doute de rien, il répond d'un air naturel:

—Entendu, monsieur!

Mais Adrienne se doute de quelque chose. Elle n'est pas pour rien l'alliée de la police. "Indicatrice", la charmante Adrienne? Ce métier ne lui plait pas, mais Adrienne avait une camarade qui a disparu après être entrée en relations avec un homme, à la suite d'une annonce parue dans un journal.

Le commissaire chargé de l'enquête avait pressenti qu'il y avait quelque chose de louche avec ces annonces.

—Voulez-vous nous aider? avait-il proposé à Adrienne.

Voici la jeune fille en rapport avec toute une série d'individus plus ou moins bizarres, plus ou moins louches. Car son rôle est de répondre à toutes les annonces provenant des "messieurs seuls".

Elle échappe plusieurs fois à des "pièges" tendus. Un ancien couturier, Pears (Eric von Stroheim), devenu fou, manque même de la faire tuer. Elle fait la connaissance du majordome d'une maison où elle s'est fait engager comme femme de chambre.

Tout irait pour le mieux et le commissaire Tenier (André Brunot) aurait bien vite les criminels dans son filet si Adrienne ne tombait pas amoureuse de Robert Fleury, manager de music-hall, associé avec Brémontière (Pierre Renoir).

Cela est tout ce qu'il y a de plus naturel quand on songe que Robert Fleury n'est autre que Maurice Chevalier plus jeune, plus sympathique que jamais. Mais Robert Fleury est compromis dans l'affaire de la jeune fille disparue. Adrienne elle-même trouve, dans un de ses tiroirs, le bracelet de sa camarade. Cependant, Tenier continue à croire à l'innocence du jeune homme. Quel est le coupable? Je ne vous le dirai point. Vous le saurez lorsque vous aurez vu "Pièges" dont la sortie est prochaine.

doux

comme une
sweet caporal

• Les Sweet Caporals sont aussi douces qu'un agneau. Mais la douceur n'est que l'une de leurs vertus. Elles sont odorantes, aussi, étant faites de feuille virginienne choisie avec le plus grand soin et mûrie par le temps.

"La forme la plus pure sous laquelle le tabac peut être fumé"

Micheline Presle a porté trois noms différents dans trois films

SEIZE ans et demi.

Un petit nez droit, d'immenses yeux candides, de jolis cheveux noirs, tout frisottés, un corps mince, dont on ne sait pas encore très bien s'il est celui d'une enfant ou d'une jeune fille.

Qu'est-elle au juste ? Une enfant remuante, que l'on a fardée à l'épais fard ocre des maquillages de cinéma, avant même qu'elle ait eu le temps d'user, pour se métamorphoser en petite femme, du bâton de rouge et du tube de crème, et du comprimé qui donne aux joues des Parisiennes leurs tons d'aurore.

Une enfant terrible. Dès l'âge de raison, à chaque sottise nouvelle dont elle se rendait coupable, ses parents lui disaient : "Micheline, si tu continues, tu iras en pension !" Jamais la menace ne s'accomplissait. Vint un petit frère. Quand il fut lui-même en âge de faire des sottises, ce fut infernal. Et un beau jour, à bout de patience, le père annonça :

—Micheline, tu vas aller en pension !

Cette fois, c'était vrai. Micheline, à la rentrée d'octobre 1933, allait augmenter d'une unité le nombre des pensionnaires d'un couvent. Elle y demeura quatre ans et demi.

—Il y a trois solutions quand on vous met au couvent, dit-elle. Ou bien on s'améliore, ou bien on reste comme on était, ou bien on sort pire !

Elle resta ce qu'elle était, une enfant terrible, dont les caprices avaient changé de but, il est vrai. Maintenant — c'était au cours du dernier été — elle ne se contentait plus d'arroser les passants du haut de sa fenêtre ou de leur lancer des pois chiches dans le cou, elle voulait faire du cinéma ! Elle "tanna" tellement ses deux parrains officieux, qu'elle obtint d'être présentée à Christian Stengel, qui réunissait ses jeunes interprètes de *Je chante*. Du couvent, elle passait sans transition au studio, adoptant le nom de Micheline Michel.

La figuration qu'elle fit dans ce film fût demeurée sans histoire si l'un des assistants de Pabst n'avait remarqué par hasard cette gamine sautillante, sans cesse en mouvement, et ne l'avait présentée au célèbre metteur en scène. L'engagement pour l'un des principaux rôles de *Jeunes filles en détresse* devait suivre.

Et la projection, au studio, d'une copie de travail de cette bande, devait valoir à Micheline, devenue Micheline Presle depuis qu'elle avait adopté pour pseudonyme le nom de l'héroïne qu'elle incarnait dans le film de Pabst, son engagement pour le *Paradis perdu*.

Tout ça l'amuse beaucoup. Ce changement constant de personnalité, ce perpétuel déguisement — et le *Paradis perdu* la comble à cet égard, puisqu'il lui fait incarner deux personnages, la mère et la fille — n'est-ce pas un peu le rêve commun de toutes les adolescentes imaginatives ? Celle-ci n'en perd ni le boire, ni le manger, et elle a beau se plier avec une exemplaire docilité aux indications de son metteur en scène et de ses partenaires, Fernand Gravey en tête, elle redevient au bout de deux minutes le diable en jupons qui réclame son petit pain au chocolat pour goûter et qui fait blanchir les cheveux du photographe, tant elle met d'adresse à remuer la tête, ou les jambes, ou les bras, à regarder ailleurs ou à tirer la langue au moment précis où il a dit : "Ne bougeons plus !"

Rêve ou Promesse : Danielle Darrieux avec Richard-Willm

Climats, d'André Maurois, l'une des oeuvres les plus marquantes de l'illustre auteur, va connaître enfin les feux du studio. Le grand écrivain qui avait déjà collaboré à la réalisation d'Entente cordiale, manifeste ainsi de façon éclatante l'amitié qu'il professe envers le cinéma.

Avec une élégance qu'il convient de signaler, André Maurois n'a pas hésité à apporter au roman des modifications importantes. L'adaptation cinématographique qu'il a tirée de Climats est un scénario complet, riche, multiple; il permettra un film éblouissant. Ce "film d'André Maurois, de l'Académie française", Danielle Darrieux en sera l'héroïne.

Imaginerait-on Odile plus éclatante, plus jeune, plus sautillante ? Comment cette gamine enthousiaste, qui a désormais du sang russe dans les veines, apportera sa turbulence, sa fantaisie dans la vie régulière, méthodique, mathématique d'un grand industriel, tel est le passionnant mystère de l'oeuvre, avec ses rebondissements, ses personnages qui paraissent immuables, mais qui ne sont pas insensibles au charme de l'amour.

Qui sera Philippe Marcenat, quarante ans, grande famille lyonnaise, ingénieur surprenant ? Un nom vient immédiatement à l'esprit, celui de Pierre Richard-Willm, mais ce rêve deviendra-t-il réalité?

◂▸

Une déclaration de Fernandel : "Je ne suis pas superstitieux, sauf pour une chose. Je ne dors jamais à treize dans le même lit."

JEAN MAX
le parfait gentilhomme.

Homme du monde impeccable cet artiste apporte à tous ses rôles un fini sans égal. On l'applaudira sous peu dans "Face au destin".

Sous une coiffe d'infirmière Jeanne Boitel cache sa beauté

La grande vedette parisienne a demandé la tâche la plus humble afin de servir la France. Sa beauté éclairera d'une lumineuse clarté les souffrances des valeureux soldats.

UNE femme que j'admire, c'est Jeanne Boitel. Et en elle, je ne sais ce que j'admire le plus de sa modestie ou de son courage.

Elle revenait d'une triomphale tournée en Amérique du Sud où elle avait joué *"L'Aiglon"* et maints chefs-d'oeuvre du répertoire français lorsqu'elle apprit la catastrophe mondiale. Son pays était en guerre.

Pas une seconde d'hésitation. Elle demande à servir mais dans un poste difficile et sans gloire. Infirmière, Paris. Fini le succès au théâtre; finis les beaux rôles au cinéma. Un travail obscur, patient de tous les jours et sans l'ombre d'une rénumération. Elle est garde-malade parmi des centaines d'autres et elle passe forcément inaperçue.

Il fallait du courage pour abandonner la vie large et fastueuse d'une vedette aimée. Elle a eu ce courage. Il faut de la modestie pour se cacher aux yeux de tous, travailler sans relâche et ne jamais chercher à tirer avantage de son sacrifice. Modeste, Jeanne Boitel l'est sincèrement.

Pour toute la durée de la guerre Jeanne Boitel a décidé de se cacher sous le voile blanc de l'infirmière. Sa belle et abondante chevelure blonde disparaît sous la coiffe immaculée. Plus de fard. Plus de rouge. Une simple femme comme les autres entièrement dévouée à l'humanité souffrante.

Que l'on s'arrête un peu à penser et l'on admettra qu'un tel geste et pareille abnégation sont admirables. La vedette de tant de films: "Un Soir au front"; la belle Madame de Pompadour de "Remontons les Champs-Elysées"; l'émouvante interprète de "Femmes" et l'artiste vibrante de "Une main a frappé" (que nous verrons sous peu) a choisi un rôle effacé, poussée par le seul besoin de servir les siens et son pays. Certes, il est des centaines de cas identiques mais il est de notre devoir de souligner celui-ci. Nous blessons la modestie bien connue de Jeanne Boitel mais devant certains témoignages à rendre, aucune hésitation.

Le public canadien entretient certaines illusions à l'endroit de la guerre actuelle. Drôle de guerre, dit-on un peu à la blague. Que l'on prenne garde. La guerre... c'est la mort et le désastre. Que le coup tarde, le danger existe quand même. L'épée de Damoclès n'était suspendue que par un fil. Je ne sache pas de meilleure image pour illustrer le drame qui se joue en Europe.

Personne ne connaît ni le jour, ni l'heure de l'épouvante mais chacun sait que ce jour et cette heure sont promises. Le coup sera frappé et sera terrifiant!

Les artistes parisiennes, une Jeanne Boitel par exemple, pouvaient aisément s'abstenir. Ou encore pouvaient-elles s'offrir pour des tâches comportant un certain élément d'aventure ou de gloire. Jeanne Boitel, comme Marthe des Livres Saints, a choisi la tâche la plus humble. Il lui sera compté autant qu'aux autres.

La part des femmes est immense en temps de guerre. Une Françoise Rosay fait de la propagande à la radio. Elle s'adresse aux mères allemandes, dans la langue allemande qu'elle possède parfaitement. Rien n'est plus pathétique que l'appel de cette mère de trois enfants au front à d'autres mères, ennemies, qui elles aussi, craignent pour les leurs.

Jeanne Boitel va se pencher sur des moribonds, sur des blessés. Elle en guérira par sa seule présence. Elle fermera les yeux de plusieurs sans doute, mais les pauvres petits soldats emporteront dans l'Au-delà une image de beauté et de bonté.

La mort est affreuse, mais la présence d'une tendresse amie peut toujours en masquer l'horrible fatalité.

En ces pages nous avons voulu souligner, comme il le méritait, le geste de Jeanne Boitel. C'est un exemple; mieux encore, une inspiration!

Nous devrions mentionner ici le nom de plusieurs artistes du cinéma français qui sont au service de la France.

Qu'on nous excuse de ne point le faire. Nous croyons que le cas de Boitel concrétise de façon absolue l'héroïsme de toutes les femmes françaises, de toutes les vedettes de Paris, qui, d'une façon ou de l'autre, dans la mesure de leurs moyens coopèrent à la sauvegarde de la civilisation.

La paix renaîtra un jour. Et ce jour-là Jeanne Boitel verra peut-être s'épingler sur sa poitrine le petit ruban rouge de la Légion d'honneur, à titre de guerre. Récompense adéquate que nous souhaitons déjà à celle qui, tout en continuant à servir son art — nous savons qu'elle tournera quand même certains films — aura aussi et avant tout servi la Grande France, pilier de la Paix du monde.

la Beauté

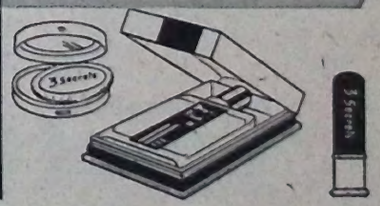
UNE BEAUTE RADIEUSE, RESPLENDISSANTE, qui ouvre toutes les portes du bonheur, voilà ce que vous pouvez acquérir en donnant un velouté soyeux à votre épiderme et un charme séduisant à votre teint par l'usage régulier des préparations de beauté 3 Secrets de Derny . . . Ces "éléments du charme", délicatement empaquetés, se vendent à tout comptoir de cosmétiques.

Crèmes, poudres, rouges à lèvres: 25¢ et 50¢; Fards: 25¢ et 50¢; Parfums: 25¢ à $2.00.

Derny's 3 Secrets

PREPARATIONS de BEAUTE

"Les éléments du charme"



Palmer Ltd., 750 ouest, rue Vitré, Montréal.

Adressez-moi immédiatement par lettre un PAQUET D'ESSAI gratuit de Poudre Rachel pour la figure, 3 Secrets de Derny, Poudre Naturelle pour la figure, 3 secrets de Derny, Papiers pour enlever le Rouge à Lèvres, Pinces pour les Cheveux et Epingles de Sûreté.

Nom .....

Adresse .....

Madeleine Sologne

la touchante Mariella du «Père Lebonnard»

ELLE est Solognote... ce qui justifie par la logique le pseudonyme qu'elle a choisi, lequel se justifie déjà fort bien par une jolie résonance. Elle est brune de cheveux et d'yeux, avec un profil net et ardent, un regard caressant, des dents luisantes, une silhouette nerveuse, fine. Un admirateur de Madeleine Sologne proclamait un jour en la contemplant: "C'est bien ainsi que je me représente Antinéa." Impression fort juste, si l'on évoque le texte même de Pierre Benoît: "...une sorte de jeune fille mince, aux longs yeux, au petit profil d'épervier..." Mais Madeleine Sologne, à l'encontre de tant de jeunes artistes, n'a pas hâte de jouer les "vamps".

—Jouer les séductrices, les irrésistibles plus ou moins fatales?... Dans quelques années, si le cinéma le veut bien. Pour l'heure, je me sens très heureuse dans les personnages de jeunes filles, de jeunes premières...

Et son joli visage s'anime d'un sourire parfaitement juvénile.

Nous l'avons vu pour la première fois, ce joli visage, dans *les Filles du Rhône*, rôle de gitane. Premier rôle, premier succès. *Adrienne Lecouvreur, Raphaël le Tatoué, le Père Lebonnard, le Monde tremblera, le Beau Danube bleu* ont suivi. Les deux derniers de ces films ne sont pas encore "sortis", mais *le Père Lebonnard* va bientôt nous redonner Madeleine Sologne, une Madeleine Sologne en costume 1900 et nantie d'un rôle doux et fier qui fait sa joie. *Le Père Lebonnard* se traduit d'ailleurs pour elle en souvenirs uniformément agréables.

Charles Trenet a apporté à la chanson française un rythme nouveau et une note poétique très originale. L'écran ne l'ignore pas et on annonce qu'il doit tourner bientôt une comédie musicale.

Ils ont CECI *de commun...*

ILS PRÉFÈRENT *ce qu'il y a de mieux*

LA LAGER **Frontenac** *'Bleue'*

Avec les compliments de

L'ATTAQUE

Un journal "debout" pour les gens "droits".

Gin de KUYPER

RECETTE ORIGINALE DE LA PONCE
- Le jus d'un citron
- Eau bien chaude
- Sucre au goût
- Un peu de muscade
- Deux doigts de GIN DE KUYPER

319F

Distillé et embouteillé au Canada sous la surveillance directe de JOHN de KUYPER & SON, Distillateurs, Rotterdam, Hollande. Maison fondée en 1695

40 onces $3.80 — 26 onces $2.65 — 10 onces $1.15

La Vamp Idéale

par EDWIGE FEUILLERE

---Edwige dites-nous, chère et belle vedette comment faut-il s'y prendre pour conquérir un homme?

Et Edwige répond

—Eh bien! Je crois que pour tous les hommes, même pour ceux qui le nient, la coquetterie est un appât. La coquetterie, c'est une toilette bien étudiée, mais c'est aussi l'attitude morale et physique qui conviennent à cette toilette, le geste qui lui va. Ainsi *la Parisienne*, qui est, vous le savez, un de mes rôles favoris au théâtre, accroît son attrait et son charme par l'impertinence, si, d'une chiquenaude, elle relève son petit pouf de soie, si elle joue avec à-propos de sa minuscule ombrelle; par la réserve, si, pour marquer les distances, elle étale autour d'elle son ample jupe froufroutante... L'aventurière se trouvera bien du sentiment, elle feindra la pudeur offensée en roulant une écharpe autour de son cou, la délicatesse en baissant une voilette sur ses yeux... Quand la proie est naïve et d'âge mûr, rien n'est plus sûr que de tout attendre de son expérience et de sa loyauté, rien ne réussit mieux que de se mettre sous sa protection, de paraître faible et désarmée... La décision, l'autorité sont plutôt l'apanage des épouses. L'âpre avidité n'est révélée par la courtisane qu'après succès, rarement en période de conquête. Il est des cas où, pour triompher, la coquette doit sembler ingénue, c'est amusant.

"La fougue n'est pas bonne conseillère, sauf vis-à-vis d'un amoureux très jeune, très inexpérimenté, très crédule. Ou, bien entendu, si notre héroïne elle-même est sincère... mais alors il n'est plus question de coquetterie, la chance est près de tourner et la chasseresse n'est pas loin de devenir proie à son tour!

"Regard ou paupières closes, démarche ou repos, voix ou silences, retenue, provocation ouverte ou discrète, tout peut utilement servir selon les cas. Mais à quoi bon révéler ces charmants artifices de cinéma et de théâtre? Ce ne sont, à tout prendre, que les artifices que Dame Nature elle-même inspire aux amoureuses, ou que la vie apprend aux séductrices professionnelles. Seulement l'invraisemblance des situations cinématographiques qui obligent à concentrer en vingt minutes des faits qui, au courant des jours, prendraient six mois, exige une invraisemblance... symétrique... de moyens d'action... Une fillette de la petite bourgeoisie, qui n'a jamais rien vu, se trouve tout à coup vêtue de velours, couverte de perles, lancée dans une boîte de nuit élégante et chargée de séduire un diplomate mûr, averti, astucieux... L'histoire veut que la coquette... qui vient de naître en somme... parvienne à ses fins... La vie est plus lente, plus progressive, et c'est pourquoi la "technique cinématographique de la séduction" n'y serait d'aucune utilité — si toutefois technique il y a!

"Pour séduire, charmer, conquérir et conserver Marcel ou Lucien ou Jean-Pierre, Louise ou Nicole ou Jeannette n'ont point besoin de conseils. Leur coeur, leur jeunesse, leur charme les serviront bien plus utilement que l'étude patiente et l'attentive observation des vamps les plus fêtées. Et le bonheur droit et simple qu'elles obtiendront sera, elles peuvent m'en croire, infiniment plus sûr que le brillant mais fragile édifice qu'avec beaucoup de peine construit, au cours d'un film, une grande coquette.

"D'ailleurs... vous voyez ce qui arrive... où mène une vie d'égoïsme, de mensonges, de coquetterie... puis, un beau jour, on aime... comme les autres... comme une petite bourgeoise... et on est tuée sans même pouvoir jouir en paix de son amour... et il se trouve des journalistes pour dire qu'ainsi *tout s'arrange!*"

Rien à répondre à cela: *Edwige avait raison*... comme dirait Sacha Guitry.

Drôle de façon de pratiquer le sport

Melody — mon chien — déclare Jacqueline Pacaud est un compagnon de jeu, le plus gentil qui soit. C'est pour cette raison que nous jouons ensemble avant de nous coucher. Nous faisons des galipettes effrénées, nous disputons des courses à pied, nous sautons les meubles, nous cassons des potiches, c'est fou! Lorsqu'il est fatigué, il me laisse et monte à bicyclette, tandis que moi je démonte l'armoire à glace pour faire du ski. Et vive le sport!!!

D'une manière générale, les gens qui boivent de la bière sont modérés dans leurs goûts et leurs habitudes. Pour eux, la bière n'est pas seulement une boisson délicieuse et saine, mais c'est aussi un breuvage qui procure une réelle satisfaction tout en restant dans les limites de la tempérance. On y trouve du malt pour la digestion, du houblon pour l'appétit, du sucre pour l'énergie et de la levure pour la vitalité. En vérité, la bière est le breuvage du peuple.

Sobre en tout — la Bière me suffit

La destinée de Suzanne

Roman inédit par Raymond Ferray

Un immense dégoût de la vie et de lui-même oppressa Jean Poirier. Et en même temps, la faim le tenailla aux entrailles.

Depuis le matin, il n'avait rien mangé.

La tentation l'effleura d'un acte désespéré. Il secoua la tête, comme pour chasser cette pensée, se leva du banc où il était assis, erra quelques instants dans les allées du parc et partit, par les rues grouillantes de monde, en quête de subsistance.

Son orgueil croulait.

Des refus, les uns accompagnés de sarcasme et de mépris, accueillirent ses premières démarches.

Poussé par la nécessité il continua la série de ses humiliantes supplications. Il récolta quelques sous, des victuailles, et, comme il faisait beau temps, il se dirigea vers la montagne, dans l'intention d'y passer la nuit, quelque part, sur un banc.

* * *

Le soir était tombé.

Le bruit des autos, montant l'avenue allait se perdre dans les arbres de la montagne. Quelques couples attardés passaient encore de temps à autre.

Jean Poirier enleva son veston qu'il replia pour s'en faire un oreiller et s'étendit sur un banc. Les yeux grands ouverts, il rêva.

La fatigue alourdissait ses membres. Il éprouvait un soulagement de cette détente et, durant quelques instants, il oublia sa misère...

Insensiblement, le sommeil le gagna.

Il dormit d'une traite jusqu'au matin.

Quand il ouvrit les yeux, l'aube naissait. L'air avait fraîchi.

Il s'étira et respira profondément.

La ville commençait de s'animer. Les voitures circulaient dans les rues et de rares tramways allaient cueillir aux intersections les ouvriers matinaux.

Entre les rangées d'érables qui bordent le trottoir il apercevait les hauts édifices du centre de la ville.

De ses quêtes de la veille, il lui restait encore deux sandwiches. Il les savoura comme il aurait fait, en des temps meilleurs, des mets les plus raffinés.

Avec le jour ses idées étaient plus claires, plus lucides. Il alluma un mégot dont il aspira quelques touches; laissant les heures couler monotones et vides.

Sa vie, toute sa vie, passa devant lui: son enfance heureuse et comblée, sa jeunesse orageuse, mouvementée et dont les aventures multiples l'avaient conduit à la déchéance actuelle.

* * *

Il y a quelques années, Jean Poirier était un fortuné de la vie. On enviait son sort. Et, avec raison. Tout, depuis sa naissance, lui avait souri. S'il eut le malheur de perdre sa mère, il ne connut pas le chagrin de cette perte. Il n'avait que deux ans, et comme il était enfant unique, son père avait reporté toute son affection sur lui.

Ses caprices devenaient des ordres. Etienne Poirier, qui était ou passait pour être très riche, ne savait rien lui refuser. Les jouets s'entassaient dans la garde-robe de la nursery et les bonnes devaient subir sa tyrannie.

Quand il fut d'âge de fréquenter l'école, on lui donna une gouvernante qui, en plus de lui apprendre les lettres de l'alphabet, en prenait soin. Cette personne, d'âge un peu mûr, ancienne institutrice de campagne, le gâta et le choya à son tour. Jean devint volontaire. Et, dans son entourage, personne n'osa le contrarier. Il en fut de même au collège. Solide et robuste, doué en plus d'une facilité d'apprendre qui lui permettait de se hisser aux premières places sans efforts, il inspirait le respect et la considération. Muni d'argent plus que ses camarades, ces derniers ne se faisaient pas faute de recourir à ses services en attendant la rentrée des allocations paternelles.

Ses études terminées, il persuada à l'auteur de ses jours que les voyages seraient le meilleur apprentissage de la vie. Cela agrandirait ses horizons, et il serait plus apte à réussir dans la branche d'activité où il dirigeait ses énergies. Il fit son tour d'Europe et n'ayant pas à gagner sa vie, il retarda le moment du choix définitif.

Il menait la vie d'un fils à papa, pour qui l'oisiveté est quotidienne. Il fréquenta les salons, les cafés de nuit, eut des aventures comme tout jeune homme qui se respecte et qui est possesseur d'une routière de bonne marque.

Il gaspilla ainsi quelques-unes de ses plus belles anées. Puis, ce fut la catastrophe.

Il était alors dans sa vingt troisième année, et venait de connaître une jeune fille qu'il jugeait exquise et charmante. Elle appartenait au meilleur monde et vivait dans une atmosphère de luxe. Jean Poirier lui plut, pour plusieurs raisons, dont la plus importante était sa fortune.

Depuis quelque temps, aux rares occasions où il rencontrait son père, Jean avait cru remarquer qu'il était songeur et que les traces d'un mal intérieur se laissaient voir sur sa figure. A maintes reprises, il l'avait entendu se plaindre de malaise au coeur.

Avec l'insouciance de la jeunesse, Jean n'avait porté aucune attention aux symptômes manifestes d'un malheur imminent.

Quand, en rentrant chez lui, un soir, il apprit qu'Etienne Poirier avait succombé à une crise cardiaque, il n'en crut pas ses oreilles et courut jusqu'à la chambre où le mort reposait sur son lit.

Sur le seuil, il s'arrêta, sidéré, incapable de penser, incapable de mouvement, comme si, à son tour, la vie s'était retirée de lui.

Puis, comme un fou, réalisant toute l'étendue de son malheur et de sa perte, il courut se jeter sur le lit où il resta prostré durant de longues minutes.

L'histoire était d'une banalité tragique.

Quand, les funérailles terminées, le notaire exposa la situation financière du défunt, Jean comprit.

Depuis des mois, Etienne Poirier se débattait contre la ruine inévitable. Dans cette lutte suprême où les nuits, sans sommeil se consumaient dans l'étude des moyens à prendre pour parer au désastre, ses forces s'étaient minées. Le dernier coup, celui où le gérant de la banque lui avait refusé l'emprunt supplémentaire pour satisfaire un créancier véreux qui le tenait à sa merci, avait eu raison de lui.

—Et maintenant, mon jeune ami, je vous offre toutes mes sympathies et vous souhaite bon courage. C'est tout ce que je peux faire pour vous.

Les valeurs en portefeuille et les propriétés suffirent à peine à liquider le passif.

Jean se trouva seul en face de la vie, sans ressources, sans appui, mal préparé pour la lutte qui s'annonçait, ardue et pénible.

Comme il arrive souvent en pareil cas, la jeune fille agréable et charmante qu'il courtisait l'abandonna froidement, et ses amis, à présent qu'ils n'espéraient rien de lui, le lâchèrent l'un après l'autre, cyniquement.

* * *

Il y avait huit ans de cela. . .

Jean Poirier se leva, se dressa vers la ville étendue à ses pieds et crispa le poing.

Cette évocation rouvrit des plaies cachées.

La haine refoula vers son coeur, haine contre la société, haine contre la vie, contre lui-même.

Cette haine, il l'avait éprouvée pour la première fois il y a huit ans à la suite des démarches infructueuses auprès d'anciens amis qui n'avaient pas voulu soulager sa détresse. Et depuis elle ne faisait que s'accroître.

Il avait bien essayé de se trouver un emploi, une situation. Sans succès. Il était si mal préparé! Mais il gardait toujours, devant les échecs, cet air arrogant et fier d'hidalgo, fruit de son éducation. Alors, qu'autrefois, tout, devant sa volonté, cédait, maintenant, il se butait contre les obstacles.

Il n'arrivait ni à les renverser, ni à les vaincre.

Le vaincu, c'était lui.

Le monde l'abandonnait; il se tourna vers le demi-monde.

La façade de sa dignité s'effrita graduellement. Il accomplit des besognes inavouables, se dégrada.

Pour oublier ce qu'il fut, et se consoler de ce qu'il était, il s'enivra avec des amis de passage, cueillis dans les milieux louches.

Il était dévoyé... Il traîna...

Et... surpris à voler, il fit de la prison. Ce fut la consécration de sa carrière dans le mal. Son portrait figurait dans la galerie des criminels, de même que ses empreintes digitales. Par un reste de pudeur, il n'avait pas voulu dévoiler sa véritable identité. Il était connu sous un "alias".

Sorti de prison depuis quelques semaines, il battait le pavé.

Et maintenant, qu'allait-il devenir?

Se refaire une existence? Le pourrait-il? En aurait-il la force et l'énergie?

A quoi bon? Cette vie, dont il était las, serait la sienne. Il n'espérait rien... Rien... Il continuerait à végéter jusqu'au jour où...

Ah! s'il pouvait fuir la ville, fuir cette multitude d'êtres groupés et qu'anime une seule pensée: se faire une trouée en jouant des coudes, en renversant les autres, en les écrasant, en les piétinant... Son père n'avait-il pas été la victime des chacals de la jungle financière? Il détestait les riches et quand il passait devant une maison cossue, la tentation lui venait de briser les fenêtres, de commettre des dégats pour le seul plaisir du dommage accompli.

Il détestait la société, la loi, l'autorité...

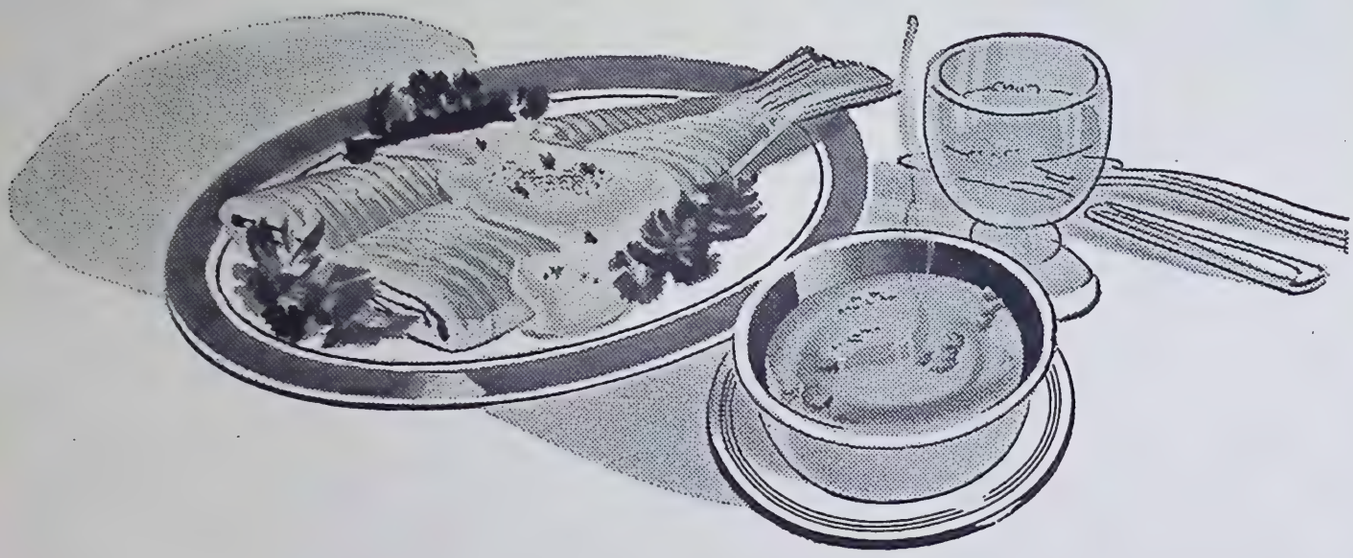
Il en voulait aux institutions humaines de l'avoir condamné et à lui-même de s'être fait prendre.

Il en voulait à ses camarades d'autrefois; il en voulait aux femmes pour avoir été trahi par l'une d'elles.

Il en voulait à tout le monde.

Il méprisait l'humanité, mais celui qu'il méprisait le plus, c'était lui-même.

LE POISSON—



complète tout dîner

Vous savourez le poisson parce qu'il est succulent et délicieux et peut être apprêté en une variété infinie de plats appétissants.

Vous apprécierez le poisson parce que sa valeur nutritive contribuera à votre équilibre physique.

Nous avons des tâches formidables à accomplir. L'énergie et notre vigilance doivent être soutenues. Les Canadiens ne trouveront jamais de plus efficaces rénovateurs de force et de santé que le poisson, mollusques et crustacés canadiens.

Rappelez-vous, en outre, que chaque achat de produits canadiens contribuent à ernforcir l'économie nationale en ces jours difficiles . . . aidant à parfaire l'oeuvre que nous devons tous accomplir.

Servez fréquemment du poisson si nutritif mais voyez à ce qu'il soit toujours de provenance canadienne.

Mesdames
. . . DEMANDEZ LA BROCHURE GRATUITE

Ministère des Pêcheries,
Ottawa.
Veuillez m'envoyer votre brochure de 57 pages intitulée "100 Délicieuses Recettes de Poisson".

Nom.....
(Veuillez écrire lisiblement)

Adresse.....CW-19F

973

MINISTERE DES PECHERIES, OTTAWA

LE POISSON AU MENU DU JOUR

Le Jean Poirier d'autrefois était bien mort. Seul existait, à présent, ce miséreux à la barbe longue, aux cheveux embroussaillés, aux habits rapiécés que personne, des relations de jadis, n'aurait reconnu.

* * *

L'après-midi, après être allé à la soupe, il entreprit une autre tournée de quêtes à domicile. Il avait bien soin de surveiller les alentours dans la crainte d'être appréhendé pour avoir mendié sans permis.

La journée fut bonne et les quêtes relativement fructueuses. Il décida donc de passer la soirée dans un bistrot.

Peut-être y rencontrerait-il quelques connaissances. Peut être aussi bénéficierait-il des largesses d'un ivrogne que les libations ont rendu généreux. Sa volonté était obnubilée... Il ne demandait qu'une chose: s'abrutir davantage, oublier la tristesse des jours. La chance le favorisa, si tant est que l'on puisse appeler cela de la chance. Il y rencontra une vieille connaissance de la pègre. L'homme était en finance à la suite d'un coup réussi et célébrait son succès. Sa bonne fortune lui pesait et il ne demandait pas mieux que de la partager.

C'est avec des manifestations d'amitié qu'il accueillit Jean Poirier.

Ils prirent ensemble force consommations. L'ami se laissait aller aux confidences. Il racontait ses prouesses.

Rêveur, Jean Poirier l'écoutait. L'ivresse naissante dissipait sa tristesse et sa rancoeur.

Peut-être, s'il tentait la chance, serait-il plus heureux que la dernière fois!

—Tu sais, disait l'autre, il n'y a que les imbéciles pour se faire prendre.

—C'est vrai.

—Sais-tu où tu devrais opérer?... A la campagne.

—A la campagne?

—Oui... Chez des gens riches... Tu te fais engager jardinier.. ou quelque chose comme cela... T'es logé et nourri pendant quelque temps... Puis, un jour, t'as ta chance... Tu fais ton coup et tu t'en vas... Ni vu, ni connu... Et... t'as passé un bel été.

—C'est une idée.

Et, à mesure que la soirée avançait, ils devenaient de plus en plus amis, se donnaient fréquemment des tapes dans le dos.

La conversation ouvrait des horizons nouveaux. Aller à la campagne! Ce serait une diversion agréable, un changement avantageux. Le seul inconvénient résidait dans l'obligation de travailler.

Mais il était fort et robuste, malgré la dépense inutile, quelque fois avilissante, de ses énergies vitales.

L'autre continua, poursuivant sa pensée:

—Oui... oui... Et puis... tu rencontres des fois des jolies servantes!... Ah!... Ah! Et si t'as la chance de travailler pour du monde bien riche!... Tu sais ce que je veux dire!... Y a pas de mal quand les gens sont riches... Tu comprends, vieux... Ainsi, moi! j'ai fait... cent piastres... cent belles piastres l'autre jour. Penses-tu que je le regrette?

Dans le cerveau obscurci de Poirier, une lueur passe. Il se concentra tout entier sur une idée comme quelqu'un, perdu dans la forêt, ne cesse de diriger son regard vers un accident de terrain qui lui peut servir de point de repère.

Tout à coup, busquement:

—Aurais-tu confiance en moi?

—Pourquoi?... Ah! ah ah!... T'es drôle... un ami... me demander cela?

—Il te reste beaucoup d'argent?

—Sur mon cent piastres?

—Oui.

—Ça fait rien que cinq piastres que je dépense en tout... je suis riche... T'as besoin d'argent?

—Hum! As-tu confiance en moi?

—Tu veux de l'argent? Combien?... L'argent! Quand j'en ai plus, j'en trouve. Tiens... T'es un frère... V'là vingt-cinq piastres.

Sous le coup de la surprise, Jean Poirier se dégrisa presque.

—Je n'ai pas besoin de tant que cela...

—Je te dis de tout prendre... Tu me remettras ça quand t'auras frappé... Tu me remettras... tu me remettras... Tiens... prends...

Jean Poirier, d'un mouvement brusque, se hâta de saisir la liasse de billets qu'on lui tendait Il la fit immédiatement disparaître dans sa poche.

Demain son compagnon ne se rappellera de rien. Il ne saura pas où est allé son argent. Il croira s'être fait voler à son tour.

Ses yeux étaient vitreux; sa langue pâteuse. Il bafouillait.

—Moé, l'argent!... Qu'est-ce que tu veux... tu veux... Ah! je suis fatigué...

Un bras s'étendit de tout le long sur la table et la tête suivit le bras sur lequel elle reposa. Il était ivre... complètement ivre.

Jean Poirier se leva, fit un clin d'oeil au commis de bar et sortit dans la rue.

L'air, pourtant empuanté et chaud, lui parut d'une douceur inusitée.

Vingt-cinq dollars! Depuis longtemps, il n'avait possédé un tel trésor.

Il se sentait riche... très riche.

—Fêtons cela, se dit-il à lui-même.

Il raffermit sa démarche, et déambula en sifflotant.

Il coucherait à l'hôtel dans un bon lit blanc, après s'être roulé dans le bain où il sentirait sur son corps la caresse fraîche de l'eau.

Dans le hall du petit hôtel, il se sentit important. Il fumait un cigare dont il aspirait voluptueusement la fumée.

Il s'adressa au commis de service:

—Une chambre pour la nuit, lança-t-il.

Le commis le dévisagea, jeta un coup d'oeil sur son accoutrement et haussa les épaules.

—C'est payable d'avance.

—Je vous demande une chambre pour la nuit.

—Ce sera un dollar cinquante.

Jean Poirier sortit deux billets de sa poche, les défroissa lentement de la main et les étala sur le comptoir, et, avec un geste de grand seigneur:

—Vous garderez la monnaie.

Il éprouva une grande satisfaction d'orgueil de sa générosité folle... Pourquoi, ce soir, ne pas jouer au millionnaire!

Le commis monta avec lui jusqu'au troisième étage.

—Voici votre chambre...

—La salle de bain?

—Deuxième porte à votre gauche, dans le corridor... Si vous avez besoin de quelque chose, vous sonnerez.

Une fois seul, Jean Poirier se dévêtit, s'enroula dans un drap de lit, en guise de robe de chambre, s'alla plonger dans le bain, et revint s'installer confortablement dans un fauteuil.

Cet état de prospérité relative dans lequel il se trouvait, du moins pour ce soir, le réconcilia avec lui-même. Sa misanthropie s'atténuait... Même, il faisait des rêves pour l'avenir, et ces rêves n'étaient pas, comme ceux des derniers temps, couleur de grisaille.

Il ébauchait tout un projet qu'il avait hâte de voir se réaliser. Fuir la ville, aller à la campagne, vivre quelques mois dans le décor de la grande nature, respirer un air que la fumée des usines et les émanations d'essence n'ont pas pollué. Oublier ce qu'il est! Tâcher de se hausser dans sa propre estime!

Roger Duchesne et Mireille Balin dansent un joli pas de "shag" dans le film "Rappel Immédiat". Ce film intensément dramatique puisqu'il est basé sur les événements de Septembre 1939 comporte, comme on le voit ici, des moments de franche gaieté. Du "shag" avec Roger Duchesne . . . Mesdemoiselles c'est à voir!

Mireille Balin, Eric von Stroheim

Malgré le regard scrutateur de l'homme puissant la Femme ne laisse rien percer du mystère de son visage. Ce beau portrait est tiré du film "Rappel Immédiat" qui sera bientôt sur tous les écrans du Canada.

Une lourdeur qui n'avait rien de désagréable s'infiltrait dans ses membres; sa tête se casquait de fer et il devait faire un effort pour empêcher ses paupières de retomber... C'était décidé! Demain, il partait. Où? Il ne le savait pas. Au hasard de la route. Il fuyait la ville; il fuyait la pègre. Il se fuyait.

Il appuya sur la sonnette. Au bout de quelques minutes quelqu'un frappa à la porte.

—Quelle heure est-il?

—Une heure et dix.

Il calcula mentalement en s'aidant de ses doigts.

—Vous me réveillerez à 9 heures. Sans faute. Et vous me monterez une limonade-glacée.

Il n'eut pas le temps de savourer, comme il l'aurait voulu, la douceur de sa couche. Il s'endormit presqu'immédiatement.

* * *

Des coups répétés à la porte réveillèrent Jean Poirier. Il ouvrit les yeux. Le soleil inondait la chambre.

Encore engourdi de sommeil, il ne sut où il était.

—Entrez, cria-t-il.

—Il est neuf heures. Voici la limonade que vous avez commandée. C'est quinze sous.

Jean fit un effort pour comprendre. Vaguement d'abord, puis, se précisant, le souvenir lui revint des incidents de la veille.

Il attira son pantalon à lui, fouilla dans la poche et sortit quelque menue monnaie.

—Tenez!... Jusqu'à quelle heure ma chambre est-elle payée?

—Jusqu'à cet après-midi.

Le commis parti, il se dressa sur son séant. Il était encore tout étourdi.

Il récapitula l'emploi de sa soirée et essaya de se rappeler ses résolutions.

Il s'habilla, fit le compte de ce qui lui restait de sa fortune et se dirigea chez un regattier. Là, pour quelques dollars, il pourrait se procurer un habit usagé un peu plus convenable que les hardes qu'il possédait. Il fit également l'acquisition d'un rasoir et retourna à sa chambre.

Une fois sa toilette terminée, il se regarda dans la glace. Rasé de frais, bien peigné, il paraissait un peu mieux que d'habitude.

Comme il était encore de bonne heure, il jeta un coup d'oeil sur un journal à la page des petites annonces.

Qui sait? La veine pourrait se continuer. Elle est tenace, comme d'ailleurs la déveine.

Et... effectivement il trouva l'annonce suivante

"Homme demandé pour travailler à la campagne. Entretien des parterres etc. S'adresser à . . .

suivait un numéro de téléphone.

—Si j'essayais, pensa-t-il?

Dans la salle de l'hôtel, il y avait une cabine téléphonique. Il s'y enferma et signala le numéro donné.

Son interlocuteur: Julien Lambert, lui posa quelques questions et lui demanda quand il pourrait commencer à travailler.

—Aujourd'hui même.

—Quels gages demandez-vous?

—Je ne suis pas difficile. Du moment que je suis nourri et logé, j'accepterai ce que vous voudrez bien me donner.

—Soyez à mon bureau dans une heure. Si vous me plaisez, vous monterez avec moi cet après-midi.

Jean se fit répéter l'adresse qu'il inscrivit sur un bout de papier.

Il retourna à sa chambre et, pour ne pas avoir trop mauvaise mine, se passa longuement le visage à l'eau foide et se massa les joues et le dessous des yeux.

Avec son nouvel habit, et l'assurance que lui donnaient les quelques dollars en poche et la perspective d'un état où la subsistance serait assurée, il était presque présentable.

Devant Julien Lambert, il se sentit intimidé. C'était un homme dans la cinquantaine au regard inquisiteur et froid.

Il était installé dans un vaste bureau où tout était rangé et froid comme sa personne.

—Vous avez des références?

—Non. Est-ce bien nécessaire pour le genre d'ouvrage que vous avez à me donner?

—Ce serait préférable. Mais je puis m'en passer.

Et son regard, métallique et aigü plongea sur lui comme s'il le voulait fouiller jusqu'au fond de l'âme.

Jean Poirier le soutint.

—Je vous demande de me donner une chance.

Et obéissant à je ne sais quel motif, il raconta en peu de mots son histoire, passant volontairement sous silence les détails défavorables.

—Je veux être franc avec vous. J'ai été élevé richement. J'ai perdu mon père, le seul parent que j'aie connu, à l'âge de 22 ans. Il était ruiné et nécessairement, moi avec. Depuis, j'ai végété... j'ai même mendié mon pain. Je suis fatigué de cette vie. Je suis prêt à faire n'importe quoi, pour gagner ma subsistance et... ne plus coucher à la belle étoile... En tous les cas, essayez-moi et si je ne fais pas votre affaire, vous me renverrez.

—Qui me dit que vous êtes honnête?

—Vous avez déjà pris des chances dans votre vie?

Julien Lambert le toisa à nouveau.

—Vous n'avez rien à régler en ville?

—Tout ce que je possède est sur moi.

Jean fut surpris de constater combien il désirait cette position et comme il tenait à l'obtenir.

Il était las de vagabonder et il était prêt à tout pour s'assurer, ne fût-ce que durant quelques mois, le vivre et le couvert.

Après? Après il verrait. — Des espérances vagues le berçaient qu'un changement pourrait survenir.

Quel changement? Quelle opportunité? Il ne le savait pas et ne se souciait pas de le savoir. Une seule chose importait. Réussir dans sa démarche.

—Ainsi vous me prenez à votre emploi?

—Je vous mets à l'esai. Vous me paraissez vigoureux et fort, malgré votre teint que je n'aime pas. Le travail au grand air vous fera du bien. Le peu que vous m'avez conté sur vous, me prouve que vous manquez d'énergie, que vous avez gaspillé votre jeunesse. Il est encore temps de vous corriger, de faire un homme de vous. Attendez-moi, dans l'antichambre, si vous n'avez rien d'autre à faire, ou revenez dans une demi-heure. Je pars cet après-midi pour la "Rocaille" et je vous emmène.. Inutile de me remercier.

Une façon de procéder si insolite abasourdit Jean Poirier. Quel espèce de type était donc son futur patron... Il semblait prendre intérêt à lui, sans raison, lui disait des vérités, vérités cruelles, et cela d'un ton si impersonnel, si distant...

Son attente, dans l'antichambre, lui apprit que Julien Lambert était un manufacturier important, qu'il dirigeait trois usines; que ses décisions en affaires étaient rapides et ses méthodes déconcertantes pour ses rivaux.

Il demanda à une sténographe:

—Est-ce qu'il est venu plusieurs personnes pour l'emploi d'aide-jardinier?

—Sept à huit. M. Lambert est très difficile. Il paie bien ses employés mais en retour il est très exigeant.

Comment se faisait-il que lui, sans expérience, ait réussi à se faire embaucher quand les autres avaient essuyé un refus?

Il aurait eu la clef de l'énigme s'il avait mieux connu le propriétaire de "la Rocaille". Celui-ci escomptait les possibilités et se laissait guider dans son choix par des considérations secondaires de détail.

Sacha Guitry qui incarne le général Cambronne cherche à deviner le "mot" que médite Jacqueline Delubac. Celle-ci, au cours du film "Le Mot de Cambronne", n'a qu'un mot à dire . . . vous imaginez lequel.

A la pension les fillettes avaient parfois quelques moments de franche gaieté.

Le divorce: ses victimes et ses malheurs

"JEUNES FILLES EN DETRESSE"

Parents ! Voyez ce film car il démontre que le mariage est une "loi sacrée" contre laquelle aucune puissance humaine ne saurait prévaloir.

ENTRE son père, maître Presle, l'un des avocats les plus cotés du barreau de Paris, et sa mère, docteur en médecine, consciente du sacerdoce que son métier représentait, Jacqueline Presle menait une vie de recluse sentimentale. A l'âge où elle aurait eu besoin d'épancher sa sensibilité et sa tendresse de jeune fille, elle ne voyait que rarement sa mère appelée au chevet des nombreux malades qu'elle soignait. Elle voyait encore plus rarement son père, spécialisé dans les divorces. Le jour de sa fête, on lui avait promis de l'emmener au théâtre, mais l'heure du lever du rideau était déjà passée depuis longtemps que ni son père ni sa mère n'étaient rentrés à la maison. Ce jour-là, Jacqueline dut se coucher, comme chaque soir, sans avoir embrassé ses parents.

Quelques temps après, Jacqueline eut une période de dépression nerveuse et, au cours d'une crise de larmes, M. et Mme Presle se rendirent enfin compte que leur fille souffrait de la solitude dans laquelle ils l'obligeaient à vivre. Ils crurent trouver une solution en la mettant en pension chez Mme Villiard, qui dirigeait, aux environs de Paris, une institution qui s'intitulait pompeusement "La Maison de la jeune fille". Jacqueline, pour laquelle ce remède était pire que le mal, s'efforça courageusement de supporter la vie à double face que l'on menait dans cet établissement.

En effet, lorsque Mme Villiard surveillait ses jeunes pensionnaires, leur distinction était parfaite, mais leur laisser-aller était intégral lorsque la directrice n'était plus là. Jacqueline se serait cependant vite accoutumée à sa nouvelle vie, aidée par Margot, sa compagne de chambre, si ses autres camarades ne lui avaient fait grise mine. Elle chercha la raison de cette hostilité latente, et ne tarda pas à la découvrir : les parents de la plupart des pensionnaires étaient divorcés, et Me Presle, son père, avait été le défenseur, soit de leur mère, soit de leur père.

Jacqueline essaya de réagir contre cet état d'esprit, et, comme on pardonne vite à cet âge, elle y réussit assez bien. Elle comprenait les chagrins, et quelquefois les révoltes, de ses camarades, lorsqu'elle voyait, dans le salon de Mme Villiard, défiler, le jour de la visite, les parents de ses camarades. Les mamans arrivaient parfois flanquées de nouveaux papas qu'on n'avait jamais vus, les pères venaient voir leurs filles et leur présentaient leurs nouvelles mères. Heureux encore quand, au hasard des visites, un couple divorcé et remarié ne se croisait pas en feignant de s'ignorer . . .

C'est dans cette atmosphère curieuse que Me Presle vint voir sa fille pour la première fois. Jacqueline l'accueillit par des questions anxieuses :

— Maman et toi vous vivez heureux ensemble ? Pourquoi n'en est-il pas de même pour toutes mes camarades ? Pourquoi va-t-on renvoyer Denise, parce que ses parents divorcés

Louise Carletti présente son toutou à sa nouvelle compagne, Micheline Presle.

La fille et la mère, Micheline Presle et Marcelle Chantal. Le divorce va bientôt les séparer.

ne veulent plus payer la pension ? Est-ce juste cela ?

Embarrassé, et sans bien soupçonner jusqu'à quel point sa fille était émue, Me Presle s'en tira en plaisantant. Mais Jacqueline, bouleversée, ne pouvait admettre l'indifférence des grandes personnes pour ces problèmes. Elle décida de passer à l'action. Son courageux effort impressionna vivement ses camarades, et aboutit à la création d'une ligue contre le divorce des parents qu'elle appela "Licodipa".

Jacqueline, qui était à la tête de ce curieux mouvement, devait bientôt, hélas ! y être intéressée personnellement. Me Presle, lors de sa visite au pensionnat, avait fait la connaissance d'une jeune femme. Cette dernière, Mme Montbleu, n'était autre que la maman de Margot, l'amie intime de Jacqueline. Au pensionnat de Mme Villiard, elle n'était que Mme Montbleu, mais, pour le Tout-Paris du théâtre, c'était Paula d'Ivry, vedette à la renommée mondiale.

L'avocat Luguet était une des lumières du Barreau.

Mme Presle ne tarda pas à recevoir des lettres de Jacqueline, où celle-ci s'enthousiasmait sur le compte de la maman de Margot. Elle voulut faire sa connaissance et, le jour où elle lui rendit visite, trouva chez elle un habitué qu'elle ne s'attendait guère à y rencontrer: son mari. En un éclair, elle comprit. Ce fut la rupture. Quelque temps après, comme Jacqueline était venue à Paris, elle trouva sa mère en pleurs, et elle apprit du même coup la raison de la séparation de ses parents et le nom de la femme qui en était responsable, Paula d'Ivry.

De retour au pensionnat, elle confia sa peine à ses camarades. Margot, atterrée, et qui ne pouvait se faire à l'idée que sa mère ne soit pas l'être parfait qu'elle chérissait, tenta de se suicider. Elle fut transportée à la clinique de Mme Presle, qui, avec beaucoup de dévouement, parvint à l'arracher à la mort, et au cours d'une tragique confrontation au chevet de Margot, les deux mères, Mme Presle et Paula d'Ivry, ne se montrèrent pas ennemies.

Jacqueline, plus que jamais, douloureusement et personnellement intéressée à la réussite de sa ligue contre le divorce, fut reçue, avec ses camarades, par le ministre de la Justice. Ce dernier, en un fort beau discours, fit sentir à ces jeunes filles que c'était à elles surtout, femmes de demain, qu'incombait de défendre le mariage. Mais ce qui fut plus doux au coeur de Jacqueline, c'est que son père intervint personnellement auprès du ministre pour lui faciliter la tâche, et cela lui fit bien augurer de l'avenir où sa volonté allait rapprocher deux êtres qui n'avaient jamais cessé [illegible]

Robert Pizani ne peut garder auprès de lui sa fille chérie, Paulette Elambert.

Ainsi le timbre de la voix et la manière de s'exprimer où perçaient encore les marques d'une éducation et d'une instruction que les années de conduite inavouable n'avaient réussi à effacer; l'apparence physique; la façon de se présenter, tout cela l'avait influencé favorablement. Tout de suite il avait deviné, avec sa perspicacité caractéristique qu'il avait affaire à un décavé, à un dévoyé mais dont il pourrait, en le manoeuvrant avec doigté, tirer un excellent parti.

A l'heure convenue, Jean Poirier s'installait dans une somptueuse limousine, sur le siège d'avant à côté d'un chauffeur en livrée, et partait pour l'inconnu.

II

"La Rocaille" est un vaste domaine qui fait l'orgueil de son propriétaire. Il s'étend sur plusieurs acres de long et dévale en pentes douces, du chemin jusqu'au bord d'un lac. La maison de pierre a un cachet seigneurial. Elle est basse et trapue et les glycines et les lierres en étreignent les murailles, en mêlant leur verdure aux tons gris de la pierre.

Des jardins français aux allées symétriques, ornementés d'arbustes nains agrémentent les parterres et brisent la monotonie des pelouses.

A une extrémité du terrain, une colline rocheuse parsemée de fleurs alpines et entrelacée de sentiers rustiques donne son nom au domaine.

A l'autre extrémité, derrière un bosquet se trouvent le garage, l'écurie, les poulaillers et les résidences d'employés. Le chauffeur habite au-dessus du garage; le jardinier en chef occupe un petit cottage avec son épouse, et un peu plus loin une cabine vacante, composé de deux pièces sert d'habitation à l'assistant-jardinier. A côté du potager, une serre et des couches chaudes permettent le forçage des plants et l'obtention de primeurs.

Devant la grille monumentale en fer forgé. l'auto stoppa. Jean descendit en ouvrir les portes. Un chien accourut en branlant la queue. et, s'arrêtant subitement, se mit à grogner et à montrer les dents.

—Médor! cria le chauffeur par la portière; le chien calmé par le son de cette voix familière, vint se ranger tout près de la voiture.

L'auto s'engagea sur le chemin bordé d'arbres et s'arrêta devant le perron de l'habitation.

Sur le seuil, deux femmes apparurent, grandes toutes deux et élégantes dans la simplicité de leurs toilettes estivales. La plus jeune pouvait avoir dans les 22 ou 23 ans. Elle était élancée et souple et le galbe de son corps se devinait sous la robe légère Jean ne put s'empêcher d'admirer la pureté de ses lignes et la grâce de sa taille. La figure allongée en ovale était encadrée d'une opulente chevelure blonde; les yeux gris, d'un gris violet, le nez aquilin légèrement retroussé, mais si légèrement que c'était un charme de plus; les lèvres bien dessinées, humides et rouges, malgré l'absence de maquillage corrigeant la froideur qui se dégageait de cette physionomie hautaine et fière.

Sans savoir pourquoi, Jean la détesta immédiatement. Julien Lambert embrassa sa femme et sa fille, et se retournant vers le nouveau venu:

—Vous prendrez vos ordres de Mme Lambert et de ma fille mademoiselle Suzanne. Pour cet après-midi. vous êtes libre.

—Bien, monsieur.

—Pierre (c'était le chauffeur). vous conduira à vos quartiers. Vous occuperz la cabine vacante. On verra à ce que vous ayez ce qu'il faut. Les repas se prennent à la cuisine avec les bonnes.

—Bien, monsieur.

Il y avait une semaine déjà que Jean Poirier travaillait à la Rocaille.

Juin s'achevait en apothéose. La verdure des gazons et des arbres vibrait sous la lumière ardente. Les fleurs égayaient les pelouses et les massifs de pivoines répandaient dans le soir leur parfum capiteux. Il faisait réellement bon de vivre à la Rocaille.

Mais Jean s'ennuyait.

Le rythme des jours se déroulait dans la monotonie d'un travail manuel auquel il n'était pas habitué. Ses mains commençaient d'être calleuses, et chaque soir, en se couchant. une lassitude physique engourdissait ses membres.

Sa cabine se composait de deux pièces: une chambre à coucher et une sorte de "living room" meublé sommairement d'une chaise droite. d'un fauteuil et d'une table. On lui avait prêté un petit radio. C'était son seul plaisir que de s'étendre en son fauteuil et de se délecter à l'audition d'une belle musique tout en grillant une cigarette ou en fumant une pipe.

Il aurait pu, comme le chauffeur à ses moments libres, aller flâner à la cuisine et tuer le temps en taquinant les bonnes, dont l'une des trois, la fille de chambre était réellement jolie. Il aurait pu également veiller chez le jardinier et causer avec lui et sa femme des dernières nouvelles et commenter les potins des alentours.

Il préférait sa solitude. Il la peuplait des souvenirs de son enfance que le luxe des Lambert évoquait, et parfois aussi il faisait des rêves d'avenir.

Peut-être une chance s'offrirait-elle de mettre à exécution le projet ébauché au bistrot. et de filer à l'anglaise vers une destination inconnue et renouveler son exploit.

Parfois aussi, il se prenait à désirer la continuation de ce mode de vie, nouveau pour lui, et auquel il finirait par s'habituer et s'adapter.

Ses patrons n'étaient pas trop exigeants. Ils avaient recours fréquemment à la main-d'oeuvre des alentours et cela simplifiait sa tâche. S'il jalousait. inconsciemment, Julien Lambert pour son immense fortune il ne le détestait pas; pas plus qu'il ne détestait Mme Lambert qui lui parut être une brave personne dont l'actif principal résidait dans sa beauté. Il y a vingt ans ce dut être une femme superbe. Elle était encore très belle et les années, en passant, ne l'avaient pas marquée de leurs ravages coutumiers.

De tout son entourage. il n'y avait qu'une personne qu'il détestait. Celle-là; il la détestait cordialement, de toutes ses facultés.

Il se surprenait, bien des fois, quand il était seul, à songer à Suzanne Lambert et à l'envelopper toute entière d'une haine tenace.

Pour quelle cause avait-il reporté sur elle toute la capacité de haine qu'il portait en lui?

Que lui avait-elle fait pour motiver ce sentiment? Il ne le savait pas, ne s'inquiétait pas de le savoir.

Il n'était pas maître de sa haine. Il en était l'esclave comme on est l'esclave de l'amour. quand une femme inspire, à la minute même où, pour la première fois, on la rencontre, le coup de foudre fatal.

Durant cette semaine il n'avait vu Suzanne Lambert que deux fois. Suzanne qui avait suivi des cours de botanique s'intéressait beaucoup aux plantes. Dans les débuts, elle avait parcouru les bois des alentours, en quête de la plante rare qui irait enrichir son herbier. Vite lassée de ces excursions. elle avait troqué la botanique pour l'horticulture.

La culture des fleurs était devenue son passe-temps. Elle recevait des catalogues de partout. Elle essayait d'acclimater des variétés nouvelles et ses collections de lupuls. d'Iris et de Pied d'Alouette faisaient l'admiration des visiteurs

Au début de mars, elle avait fait venir à prix d'or quelques graines d'une variété de Delphinium qui n'avait fait son apparition sur le marché que l'année d'avant. Elle eut recours à Jean pour la transplantation en pleine terre. Elle lui faisait bêcher le sol, l'ameublir, y déposer les engrais désignés.

Une fois, elle lui dit:

—Vous n'avez pas l'air familier avec votre travail

Il se redressa et répondit, la voix sèche:

—On ne peut avoir tous les talents.

Elle le dévisagea et il vit. au frémissement des narines qu'elle n'était pas satisfaite de de sa réponse.

Toutefois elle conserva la maîtrise d'elle-même et réprima son mécontentement.

Il ne soutint pas son regard. Elle l'éblouissait. Il était fasciné par elle... Et cela, malgré lui

Par une belle matinée, sur la neige durcie, Jean Murat avec Madeleine Sologne, chaudement vêtus s'en vont promener dans le film "Le Père Lebonnard" qui sera bientôt à l'affiche de nos cinémas.

"IL N'Y A RIEN DE TEL *qu'un Verre de Vin* POUR VOUS DONNER DE L'ENTRAIN,"

dit Bobbie Rosenfeld

ex-étoile des Jeux Olympiques et athlète canadienne renommée

"Quand je faisais de l'entrainement," continue Mlle Rosenfeld, la commentatrice sportive très connue, "je buvais toujours un verre de vin, ou un sherry avec des oeufs et du lait, pour obtenir le supplément de vigueur si nécessaire à l'athlète qui aspire au succès."

Mlle Rosenfeld a raison! Et puis, que pourrait-il y avoir de plus agréable et de plus reposant, après une journée de sport en plein air, qu'un délicieux verre de Vin St. Georges.

Vous trouverez que le Vin St. Georges est plus vineux, plus capiteux et plus délicat, parce que le raisin qui est employé à sa préparation et à son mélange provient des plus grands vignobles du Canada—où certaines variétés de raisin sont cultivées exclusivement par la maison Bright. De plus, l'immense capacité des chais (4¼ millions de gallons) signifie que le Vin St. Georges n'est jamais embouteillé avant d'être convenablement vieilli.

Il a toujours été *de bon goût* de boire du Vin St. Georges. Maintenant, c'est un vin *économique*. Essayez le Vin St. Georges aujourd'hui même!

DANS LE QUÉBEC, C'EST LE *Vin St. Georges*

Etait-ce là, le véritable secret de la haine qu'il lui portait? Lui en voulait-il de l'impression première qu'elle lui avait causée!

• • •

... Et les jours continuèrent: jours de travail, suivis d'autres jours de travail.

Ses muscles s'étaient fortifiés. A vivre au grand air son teint avait perdu sa pâleur et prenait de plus en plus, un ton chaud de bronze.

Sauf après les besognes particulièrement épuisantes. il n'éprouvait plus le soir cette sensation de fatigue.

Sa misanthropie s'atténuait légèrement mais pas au point de le rendre communicatif.

Suzanne l'avait baptisé le Taciturne.

Il ne disait que les mots nécessaires et au moment nécessaire.

Parfois sa solitude lui pesait.

Alors il partait à l'aventure, errait par le domaine, gravissait la colline. Ou bien il détachait un canot du quai et partait, sur le lac, rêver sous les étoiles.

Car il y avait des soirs où il retrouvait l'enthousiasme de ses vingt ans. Il rêvait à un bonheur vague qu'il ignorait. Sous son apparence flegmatique quelque chose vibrait en lui, surtout les soirs où l'air était chargé de l'odeur troublante de la terre en travail.

Il aurait pu se rendre au village, s'attabler à l'hôtel, vider maintes chopes de bière avec des compagnons d'occasion, conter des histoires, rire, se détendre.

Il ne voulait pas. Il avait peur de lui-même; il avait peur de tomber dans les excès. Son séjour de six mois à l'ombre avait eu ceci de bon qu'il l'avait désintoxiqué. Le besoin de boire était moins impérieux et il le pouvait plus facilement combattre.

Sa situation présente lui plaisait; il ne voulait pas la perdre. Depuis bien longtemps il n'avait vécu une vie aussi exempte de soucis, aussi normale, aussi salutaire pour son esprit et pour son corps. Un travail sourd. continu s'effectuait en son âme. Il semblait que chaque jour, le vagabond, le décavé qu'il était mourait un peu plus. Il se sentait devenir un autre homme.

Non qu'il avait oublié les propos du bistrot. Il y pensait de temps à autre, mais retardait dans un avenir de plus en plus lointain l'exécution d'un projet enfanté dans l'ivresse.

Au cours d'une promenade nocturne, il aperçut Suzanne au bras d'un homme qu'il connaissait de nom pour l'avoir vu, à maintes reprises, à la Rocaille. Ils marchaient lentement, serrés l'un contre l'autre, oublieux de tout ce qui n'était pas eux.

Il en éprouva une impression désagréable. Cela le choqua profondément de les voir ainsi personnifier à ses yeux l'image du bonheur.

La haine qu'il portait à Suzanne, haine irraisonnée et stupide, était devenue une obsession. Il y pensait chaque jour. Il en vivait.

Suzanne lui paraissait trop heureuse... Elle était trop parfaite... et cela blessait son sens de la justice.

Quant à Lucien Beaupré, le chevalier servant de Mademoiselle Lambert, il le jugea insignifiant, nul, et fat. Ne le regardait-il pas avec dédain quand par hasard, il le croisait sur le chemin.

—Toi, mon bonhomme, pensa-t-il en lui-même, je te vaux cent fois... Seules, les circonstances... Il jetait encore sur les circonstances adverses la faute de sa lamentable faillite.

Subitment, les paroles de Julien Lambert lui revinrent à l'esprit. "Il était encore temps de se réformer, de devenir un homme."

N'avait-il pas commencé cette oeuvre de redressement moral?

De retour dans sa cabine, après cette rencontre, il s'analysa scrupuleusement, impitoyablement. Il eut honte de son passé. L'énergie nécessaire lui avait manqué pour la lutte. Vaincu sans combattre, il avait roulé de dégradation en dégradation.

Combien d'autres avaient essuyé des déboires aussi terribles que les siens, qui s'étaient dressés contre les obstacles, les avaient renversés, franchis.

Cette haine qu'il portait à la Société elle se pouvait qualifier par un autre nom: la lâcheté.

Il accusait la Société et c'était lui le coupable, le responsable de tout ce qui jusqu'alors, lui était survenu de désagréable.

Mais il était temps, encore. Il se redressa et regarda, dans l'ombre, fixement, un point imaginaire. C'était sa Destinée; c'était l'Avenir.

Il était jeune. Trente deux ans. Sa constitution, d'une robustesse au-dessus de la moyenne, avait résisté aux orgies.

Au même moment, un coup de foudre illumina ses pensées les plus intimes. Il tressaillit devant la découverte. La haine qu'il portait à Suzanne, il en trouva la cause et l'origine en son amour pour elle, et l'impossibilité de cet amour.

Car il l'aimait; il l'avait aimée dès la minute même où il l'avait aperçue pour la première fois, sur le seuil du perron.

Il fut sidéré de cette révélation et de ses conséquences... Désormais il porterait sur son coeur, écrasant à l'étouffer, le poids d'un amour chimérique.

"Le ver de terre amoureux d'une étoile".

Ce vers de Victor Hugo lui monta aux lèvres, et il rit seul, d'un rire amer, désabusé.

Dans cet amour également il fallait rechercher le dépit ressenti tantôt. Lucien Beaupré n'était pas digne d'elle... et... il était jaloux de Lucien Beaupré.

CELOTEX
Fournitures d'Acoustique

Acousti-Celotex -- Calistone
Heerwagen Tile -- Calicel
Calicel Castone -- Absorbex

Pour tous vos problèmes d'acoustique

CHAQUE cinéma pose des problèmes d'acoustique spéciaux. Les matériaux modernes fabriqués pour répondre au besoin d'une parfaite distribution sonore exigent d'être traités par des ingénieurs experts dans leur application aux salles, tant anciennes que nouvelles, si l'on veut qu'ils donnent satisfaction. Dominion Sound Equipments Ltd. a à son service le personnel d'ingénieurs en acoustique le plus compétent qui soit au Canada. Leur travail vous permettra de construire sans crainte d'erreur.

Dominion Sound Equipments
LIMITED
BUREAU CHEF: 1620 OUEST, RUE NOTRE-DAME, MONTREAL
HALIFAX — TORONTO — WINNIPEG — REGINA — CALGARY — VANCOUVER

UN SERVICE NATIONAL POUR LES THEATRES

Comme tout devient clair, limpide quand on peut lire en soi-même. Il comprenait les sentiments qui l'avaient assailli, sentiments étranges et insolites.

Chaque jour, il avait hâte d'apercevoir Suzanne et quand il n'avait pas vu sa silhouette se profiler, quelque chose manquait dont il ignorait la nature.

Il soupira profondément et sortit. Appuyé sur le cadre de la porte, il resta longtemps perdu dans une sorte de nirvanah sentimental.

* * *

Et d'autres jours passèrent. Il travaillait, s'ingéniant, par discipline, à remplir ses fonctions aussi judicieusement que possible. Et en même temps il continuait l'oeuvre de sa rééducation morale. Les patrons se félicitaient de ses services. Il ne sortait pas et était toujours prêt à exécuter les ordres quelle que fût la besogne qu'on lui demandait.

Vers le milieu de l'été, une transformation étonnante s'était opérée, même physiquement.

Avec son teint bronzé, la légère moustache qui ombrageait sa lèvre, et son opulente chevelure, il ressemblait plus à un gentleman farmer au milieu de son domaine qu'à un vulgaire homme de peine. Sa poitrine s'était développée et ses muscles durcis.

Le choix de ses vêtements dénotait un goût inné d'élégance, et même en tenue de travail il avait un certain air de grand seigneur.

Sa véritable personnalité, longtemps comprimée par les années de misère se dégageait enfin.

Julien Lambert qui, sans en avoir l'air, observait tout, s'était vite aperçu de ce changement. Jean Poirier lui était sympathique et il avait deviné en lui des possibilités.

Il le fit mander un soir à la maison et l'invita dans son cabinet particulier.

—Un cigare?

Jean accepta.

Quand ils furent assis:

—Je suis satisfait de vous.

—Merci.

—Je vois que vous avez mis à profit ce que je vous ai dit. Vous devenez un homme.

Il se leva, sortit d'un meuble une bouteille.

—Une consommation?

—Merci. Ce n'est pas par vertu. C'est par intérêt.

—Je n'insiste pas... Depuis un peu plus de deux mois, je n'ai qu'à me féliciter de vous avoir à mon emploi. Seulement, je remarque que vous avez peu de distractions et je voulais vous offrir un congé pour le prochain week-end.

Jean songea à cette absence de trois jours, au voyage, aux femmes qu'il rencontreraient, au plaisir qu'il se donnerait. Il songea également que durant ces trois jours, il ne LA verrait pas. Sans ELLE aurait-il le courage de résister aux attirances de la tentation?

Il refusa l'offre.

—Je vous demanderai, à la place, une autre faveur: celle de puiser dans votre bibliothèque. Ce me serait une meilleure distraction que d'aller en ville dépenser le peu d'argent que j'ai gagné... honnêtement.

Il appuya sur ce dernier mot.

Julien Lambert sourit.

—Ainsi vous économisez?

—Un peu.

—Vous avez des projets d'avenir?

—Pas précisément... Pour le moment, je suis satisfait que vous me gardiez à votre emploi.

Julien Lambert se leva, ce qui signifiait que l'entretien était terminé.

—Quand vous aurez besoin de livres, demandez à ma fille Suzanne de vous conduire à la bibliothèque. Vous serez le premier à y gagner. Il se peut que j'aie une ouverture pour vous plus tard. . . quand je connaîtrai exactement "le bois dont vous vous chauffez".

Le lendemain qui était un dimanche, il se présenta à la maison et fit part à Suzanne de l'autorisation obtenue.

Elle parut surprise et le conduisit dans une pièce entourée de rayons chargés de livres.

Il se choisit trois volumes.

Avant de quitter le seuil de la maison, il se retourna vers elle:

—Mademoiselle Suzanne, j'ai à vous parler.

Elle sourit, et son sourire découvrit deux rangées de dents blanches.

—Personne ne vous en empêche.

—Vous ne m'en voudrez pas de ce que je vais dire?

—A moins que vous ne manquiez de politesse et de savoir-vivre.

Jean hésita un instant.

—Une enquête discrète que j'ai menée au village et ailleurs, m'a confirmé que Lucien Beaupré n'est pas digne de vous.

Elle demeura sidérée un instant par tant d'audace. Un simple domestique se permettait de faire une intrusion dans sa vie sentimentale...

Elle le toisa méprisante:

Sous ce regard il perdit toute assurance, et balbutia:

—Excusez-moi... de vous avoir parlé... aussi franchement.

—De quel droit vous mêlez-vous de ce qui ne regarde que moi?

L'aile des narines frémissait; les pommettes s'empourpraient, et les yeux luisaient d'un éclat qu'il ne leur avait jamais vu.

Ainsi vibrante de colère et d'indignation elle était encore plus belle.

Jean fit un effort sur lui-même pour ne pas paraître trop ridicule... trop collégien.

C'était véritablement un pas de clerc qu'il venait de faire.

—C'est parce que je vous porte beaucoup d'intérêt... Il me répugne de voir un fat... un imbécile... un noceur (graduellement, il s'échauffait) essayer de vous tromper. Cet homme n'est pas capable... et ne sera jamais capable d'apprécier en vous autre chose que l'argent que vous lui apporterez...

Elle éclata de rire.

—Je ne vous croyais pas Don Quichotte à ce point. Si je n'avais un peu pitié de vous, je devrais demander à mon père de vous mettre à la porte immédiatement... C'est tout ce que mérite votre impertinence...

Hautaine, elle le laissa partir, la tête basse...

Dans le fond, il n'était pas fâché de son audace. Il savait que, passé le premier mouvement de stupeur, Suzanne réfléchirait à ce qu'il avait dit... et cela lui ouvrirait certainement les yeux.

Mireille Balin est très jolie à son réveil. Dans la blancheur immaculée de l'oreiller et à la lumière laiteuse de la lampe, la fine tête si expressive de Mireille (Madame Tino Rossi) se détache nettement offrant un vivant portrait de beauté.

Quand elle fut seule dans le silence de sa chambre, Suzanne Lambert se rappela ces remarques... et des détails se précisèrent dans sa mémoire.

Jean aurait-il raison?

Et puis, à quoi bon se tourmenter pour si peu de chose? Si Lucien Beaupré nourrissait l'ambition de l'épouser un jour, elle n'avait aucune velléité de devenir sa femme.

Insensiblement le cours de ses pensées dévia. Elle songea à Jean Poirier.

Quel passé ténébreux était-il venu enfouir dans ce coin éloigné d'où il ne sortait que rarement?

Quel mystère cachait son habituel mutisme?

Elle ne chercha pas longtemps la clef de l'énigme.

—Je suis bien bonne de m'occuper d'un simple domestique, songea-t-elle.

Elle haussa les épaules et pensa à autre chose. Mais elle devait y songer à nouveau, et cela... inconsciemment.

III

Bien que le romantisme ait vécu, et que la mode en soit passée, il se produit encore, dans la vie des incidents qui peuvent rivaliser avec la donnée des grands drames issus de 1830. Le Cinéma et le roman ne manquent pas d'exploiter l'histoire des héritières qui épousent leur chauffeur ou des descendantes nobles qui se mésallient à leur "butler".

Suzanne Lambert ne tint pas rancune à Jean Poirier de sa franchise un peu rude, mais surtout déplacée. Elle se rendait compte d'ailleurs que Lucien Beaupré ne possédait, pour toute valeur, qu'une certaine habitude des salons et l'art de bien paraître, et qu'il était aussi insignifiant et fat qu'on le lui avait dit.

Dans l'intimité de sa conscience, elle était également forcée d'admettre que Jean Poirier l'intriguait. Il aurait pu briller sur une autre scène. Ses manières et son langage dénotaient l'éducation et l'instruction... Son goût de la lecture, sa tenue à l'écart des autres domestiques signifiaient nettement qu'il appartenait à un autre milieu.

Alors! Pourquoi se terrait-il à la Rocaille?

Adroitement, sans en avoir l'air, elle essaya de questionner son père sur les antécédents de Jean Poirier. Elle n'apprit que ce qu'elle devinait déjà. Par suite de déboires dégénérant en catastrophe, et, n'ayant pas le choix des moyens, il avait dû saisir le premier genre de travail offert.

Quels étaient ces déboires? Chagrins d'amour; revers financiers? Peu importait! L'auréole du malheur l'entourait, et si Suzanne eût été le moindrement romanesque, cela eut suffi à lui enfiévrer l'imagination.

Cependant, malgré sa résolution de ne pas s'inquiéter des avatars de l'assistant-jardinier, elle était trop femme pour ne pas être intriguée par cet homme beau physiquement et doué de culture, et qui, en pleine force de l'âge, gaspillait son énergie à une besogne insignifiante.

Elle comprenait vaguement, au changement opéré ces derniers temps, qu'il venait de remporter une victoire, une victoire d'autant plus grande qu'elle était sur lui-même.

Quelles fautes, quelles erreurs passées fallait-il à tout prix qu'il répare et expie avant de se lancer, comme les autres, dans la mêlée, et se faire, sous le soleil, une place qui fût digne de lui. Incontestablement, Jean Poirier était supérieur à la position qu'il occupait.

Dans leurs rapports quotidiens de maître à serviteur il ne s'était pas départi, depuis la conversation dans la bibliothèque, de sa réserve respectueuse. Il se limitait à l'accomplissement de sa besogne coutumière. Parfois son front s'obscurcissait sous la poussée de souvenirs importuns... Elle lisait dans son regard toute une série, toute une infinité d'impressions qui s'y faisaient jour, et quelques-unes de ces impressions devinées la troublaient.

Pourquoi? Elle l'ignorait.

A quelques reprises, obéissant à l'instinct bien féminin de la curiosité, elle essaya de scruter son passé par des questions posées au hasard sans avoir l'air de chercher ni d'attendre une réponse. Sans succès. Il ne racontait jamais rien qui pût révéler ses antécédents.

Le passé était mort.

Il le voulait ainsi, mort à jamais sans chance aucune de résurrection.

Et il le rachetait. Il payait chaque débauche par la considération amère qu'elles avaient creusé, entre ELLE et lui, un fossé profond.

Pourrait-il, un jour, le franchir ce fossé?

* * *

Comme pour l'année précédente, les Lambert décidèrent de passer l'hiver à la Rocaille.

La beauté des sites environnants, les avantages qu'ils offraient à la pratique des sports d'hiver joints à la commodité des communications avec la Métropole en rendaient le séjour agréable et facile.

La nature exerçait sur Suzanne une fascination plus puissante que la vie factice des grandes villes.

La Fortune, un rang dans la Société imposent des obligations qu'il est difficile d'ignorer. La Vie Sociale, avec un grand V et un grand S a ses exigences.

Suzanne décida donc d'inaugurer la Saison d'automne par un grand Bal masqué. Elle en fixa la date, fin septembre, alors que les jours et les soirs sont encore imprégnés de douceur, la douceur d'arrière-saison.

C'est par les bonnes, à la cuisine, que Jean apprit la venue de cet évènement mondain.

Dès lors, il accomplit quelques voyages mystérieux au village et un soir il rentra à sa cabine les bras chargés de deux immenses colis.

Il ne souffla mot à personne de ses intentions.

* * *

La soirée était tiède et moite, l'une de ses soirées de septembre où l'été exhale, avant de mourir, toute sa douceur en réserve.

La maison était illuminée et les fenêtres projetaient dans la noirceur du parc environnant des trouées de lumière.

Les accords de l'orchestre franchissaient les murs et le murmure des voix lui faisait, en sourdine, un accompagnement monotone.

De l'autre côté du lac, la lune commençait de se lever.

Jean Poirier, sa tâche terminée, de voir au stationnement des autos, se rendit à sa cabine, troqua son habit moderne pour un costume de l'époque révolutionnaire, se couvrit d'un loup qui lui masquait tout le visage, et, passant par les cuisines, s'introduisit au milieu des pierrots, des colombines, des méphistos, des marquises, des bergères qu'on aurait cru descendus de cadres anciens et qui évoluaient sur le parquet verni et luisant aux sons langoureux d'une valse de Strauss, sensuelle et prenante.

Le grand salon regorgeait de danseurs et de danseuses. C'était un flot continu qui se déversait jusque dans les autres pièces.

Madame Lambert et Monsieur Lambert seuls, de tous ces gens, ne portaient pas le masque traditionnel ni le travesti. Quant à Suzanne, personne ne savait son identité. Elle voulait ce soir être toute au plaisir de l'imprévu.

Pour un instant, Jean Poirier revécut les moments insouciants de sa jeunesse dorée.

Autrefois, il aurait circulé librement dans une société qui ne le cédait en rien à celle dont les échantillons se mouvaient sous ses yeux. Autrefois, il était parmi les siens... Les siens?

Il sourit amèrement.

Les siens! Ils l'avaient renié, abandonné, méconnu... Cette cohue d'êtres unis par le même intérêt du plaisir le renierait ce soir, si on dévoilait, devant eux, tout à coup, son actuelle identité de domestique.

Ils le renieraient comme ses relations l'avaient renié quand les revers de fortune l'assaillirent et le terrassèrent. Il n'avait pu se faire de véritables amis qui l'auraient aimé pour lui-même. Son véritable *moi* était inexistant. Il ne possédait qu'une façade: la richesse et il y avait trop d'avantages à être au nombre de ses commensaux pour que des amis, des vrais, des sincères, des fidèles se joignent à lui... Les véritables amis aiment à donner autant qu'à recevoir. N'ayant qu'à recevoir de lui, ne pouvant rien lui offrir de services, ils avaient reporté ailleurs le don de leur coeur, de leur âme et de leur esprit.

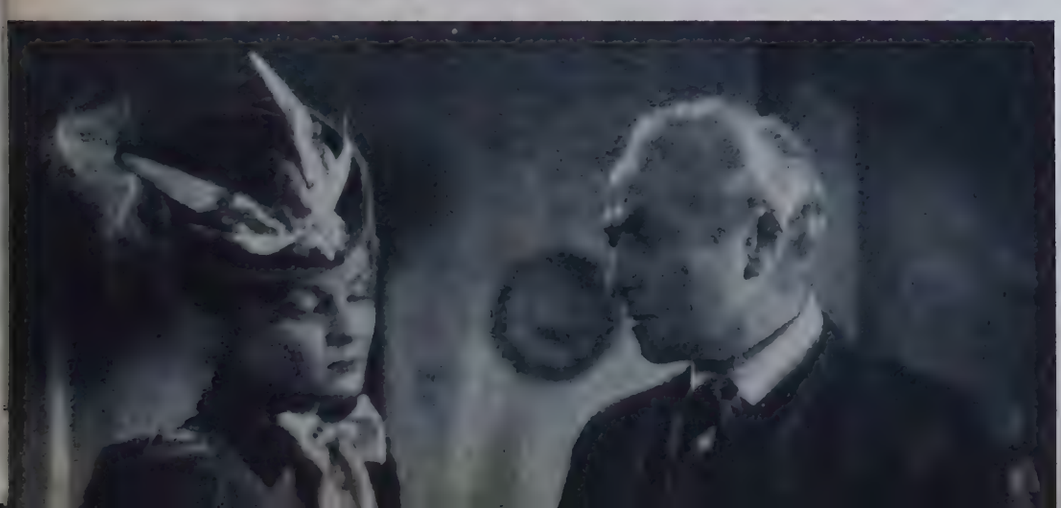
Toutes ces pensées affluaient en son cerveau pendant qu'adossé à la muraille il cherchait des yeux quelqu'un ou plutôt quelqu'une. Car il n'était venu participer clandestinement à cette fête, que pour une personne,... que pour la voir de plus près, la serrer dans ses bras et tourbillonner avec elle dans l'oubli du lendemain, et la griserie de l'heure présente.

L'orchestre s'était tu.

Fouillant des yeux la foule, il l'aperçut dans son travesti qui évoquait l'une de ces dames du grand siècle, marquise ou comtesse, frivole et gracieuse. Il assujettit son masque, raffermit son courage chancelant et avança vers le centre du salon.

Ah! si les circonstances n'avaient pas été si tragiques! Il pourrait nourrir des projets,

Jeanne Provost et l'acteur italien Ruggieri dans "Le Père Lebonnard" dont la sortie est très prochaine. Ruggieri est l'un des plus grands acteurs du monde.



caresser des rêves avec l'espérance, presque la certitude, qu'ils deviendaient réalité.

Il se fraya un chemin jusqu'à elle.

—Charmante demoiselle, m'accorderez-vous la faveur d'une prochaine danse.

Elle le regarda, cherchant à deviner qui il était.

Le déguisement l'avantageait. Il portait avec aisance le costume à la Robespierre dont il s'était affublé. Bien planté sur ses jambes, la taille cambrée, la poitrine large, il se tenait devant elle et sa main gauche cherchant la sienne fit le geste de la porter à ses lèvres.

Ses yeux brillèrent sous le masque quand le regard de la jeune fille croisa le sien.

C'est tout ce qu'elle pouvait apercevoir: ses yeux. Il lui semblait les reconnaître, les avoir vus, déja, quelque part. Mais où?

La voix, altérée par le masque, était grave et chaude.

—Et qui me dit que je suis en sûreté avec un révolutionnaire comme vous... une marquise comme moi, ajouta-t-elle en riant de son rire clair dont les notes, comme du cristal, perlaient en cascade.

Il continua sur le même ton de badinage:

—La toute puissance de votre séduction est une arme invincible. Nul n'est fort devant une femme telle que vous. Et si je m'écoutais, je ferais comme Napoléon, je fuirais devant le danger au lieu de le braver.

—Et ce qui vous fait braver le danger?

—Le désir d'être près de vous, d'entendre votre voix résonner à mon oreille, de vous respirer comme un parfum, d'oublier, un instant, la vie avec ses ennuis et ses chagrins...

—Plutôt que Robespierre, vous devriez être André Chénier... Vous savez donc qui je suis.

—Qui ne devinerait à la grâce de votre démarche, à votre port de reine, que vous êtes...

—Que je suis....

L'orchestre attaqua les premières mesures d'une autre valse.

—Venez... Dansons.

Il l'enlaça, approcha sa joue de sa joue, et se laissa emporter au rythme des violons.

Il était grisé... littéralement grisé. Le tourbillon de la danse se répercutait en son cerveau. Sa tête aussi tourbillonnait.

Il se crut, un instant, seul avec elle. Le décor s'abolit... Les êtres qu'il cotoyait, et qu'il frôlait presque, s'abolirent.

Il n'y avait qu'ELLE au monde.. ELLE et LUI.

—Vous ne m'avez pas dit qui je suis?

—Qui vous êtes?

La voix se fit fervente, émotive d'une ardeur concentrée et qu'il ne pouvait celer.

—Vous êtes l'Unique. Vous êtes celle vers qui vont toutes mes pensées... la seule pour qui je suis venu ce soir... pour qui j'ai tout bravé... Suzanne! Je voudrais pouvoir oser dire: Ma Suzanne.

La voix, maintenant n'était plus qu'un murmure, un souffle... Mais les mots pénétraient Suzanne jusqu'au coeur. Ils avaient une chaleur communicative. Elle se laissait envelopper par les mots lourds de poésie.

—Vous êtes la femme la plus adorable au monde. Rien n'existe sans vous. Vous résumez toute la beauté de la création, vous incarnez le rêve le plus beau et le plus grand, le Rêve d'Amour.

—Puisque vous savez qui je suis, je pourrais savoir qui vous êtes?

—A quoi bon détruire l'enchantement! Je n'ai osé dire ce que je vous ai dit que parce que je demeurerai pour vous, l'Inconnu.

Il devenait lyrique. Les mots se pressaient sur ses lèvres, des mots pensés depuis longtemps, dans la solitude des soirs et des nuits.

Il vivait dans un rêve. Sa personnalité se dédoublait. Il n'était plus le domestique qui doit obéir à ses maîtres et les servir. Il était Jean Poirier, le Jean Poirier d'avant la débâcle, et pour qui l'avenir s'ouvrait plein de promesses. Le misérable, c'était un autre, pas lui; un autre qui lui ressemblait et qui, un jour, était disparu, disparu à jamais.

Surprise, charmée sans vouloir se l'avouer, Suzanne l'écoutait et elle se laissait prendre à la musique de ses paroles.

Qui était-il?

Peu lui importait! Il était préférable, comme il avait dit, de ne pas briser l'enchantement.

Ainsi dépouillé d'une identité formelle, elle pouvait ébaucher en son imagination tout un roman. Elle pouvait oublier l'heure, l'endroit, elle pouvait reculer les années par dizaines et par dizaines et revivre à cette époque troublée, dramatique par tous les gestes suscités. Elle pouvait se croire une marquise authentique qu'un émule de Danton ou de Desmoulins aurait aimée sans espoir.

Et elle aussi, le rêve la berçait...

La réalité, l'ambiance n'existaient plus.

Insensiblement, tout en évoluant à la cadence des notes il l'avait conduite vers la porte qui mène à une large vérandah, face au lac.

Il la conduisit à un banc d'osier où il s'installa à ses côtés.

Le lac était calme et la lune émergeait d'un nuage qu'elle rosissait—un sillage d'or striait l'eau.

—Je voudrais que la minute s'éternise.

Elle répéta la question:

—Pourquoi ne pas me dire qui vous êtes?

—Encore une fois, pourquoi briser le charme? C'est mon âme qui vous parle. Mon âme ne vous suffit-elle pas?

Il ne se reconnaissait plus lui même... et, s'il eût été à sang froid, si la magie des parfums, des sons, des couleurs et de la nuit, réunis en faisceau de séduction n'avait agi sur lui aussi irrésistiblement, il aurait, le premier, souri de son romantisme.

L'homme cynique et désabusé qui, dans son coeur, avait eu la haine de l'humanité et le mépris de tout sentiment noble, s'était métamorphosé en Lovelace et en Roméo!

Le déchet d'humanité qui mendiait son pain, la tête basse et les yeux mauvais, transformé en poète de salon! Six mois de lutte, d'efforts, avaient opéré ce changement. Les lectures fréquentes, appuyées sur le vieux fonds de classicisme des années de collège, les méditations fécondes avaient influé sur son intellect.

Son éducation première prenait le dessus, chassant le paria, le maudit qu'il était, et il retrouvait l'aisance de son vocabulaire.

Ginette Leclerc. Belle et étrange fille! Révèlée vraiment avec "Prison sans barreaux" cette artiste n'a pas cessé depuis d'affirmer des dons très variés de comédienne. Les films "Métropolitain" et "Le gagnant" lui donnent désormais le rang de grande vedette.

Le silence régnait entre eux, un silence éloquent.

Suzanne le brisa, poursuivant le cours d'une pensée intérieure:

—Vous avez peut-être raison! A quoi bon! Qui que vous soyez je vous fais la confiance de vous croire sans vous voir.

Elle était piquée au jeu et subissait, elle aussi, l'influence amollissante de la musique, des parfums, de la nuit.

Tant que l'heure ne serait pas venue de lever les masques, elle était libre de ses mouvements, libre d'apparaître, de disparaître... Personne ne connaissait son déguisement... Personne... Sauf ce révolutionnaire... Comment avait-il deviné?... Intuition?

—Me permettez-vous, Suzanne, de vous parler à coeur ouvert, de vous dire tout ce que vous avez fait naître en moi, depuis que je vous connais... de sentiments... que je ne me savais pas capable de ressentir. Je suis brave comme je ne l'ai jamais été; mais ma bravoure est celle des lâches. Ce que je vous ai dit, ce que je vais vous dire, jamais je n'aurais osé le dire en face... La première fois que je vous ai vue, je vous ai détestée franchement, de tout mon coeur.

—Pourquoi?

—Parce que je pressentais que j'allais vous aimer. Je ne voulais pas; je ne pouvais pas vous aimer...

—Il fallait aller à ma conquête.

—Je ne vous valais pas.

—Il fallait vous en rendre digne.

—C'est ce que j'ai tenté de faire.

Il eut peur d'en avoir trop dit et d'avoir trahi son secret. Oui! C'était bien décidé. Demain, il partirait. Il irait n'importe où. Il ferait n'importe quoi. Il était sûr de lui, à présent; sûr de sa volonté, sûr de son énergie.

L'ombre de la mélancolie, de la tristesse plana sur lui. Elle l'enveloppait à mesure qu'approchait le déchirement inévitable de la séparation. Elle voilait le bonheur présent dont il aurait voulu jouir tout entier.

—Demain, je serai comme vos autres invités, loin de vous, bien loin. Je garderai de ce tête à tête... Puisque je sais qui vous êtes, pourquoi ne pas découvrir à mes yeux votre cher visage que j'adore. Je veux graver votre image en moi, plus profondément.

Elle acquiesça.

D'un geste gracieux de la main, elle enleva son loup.

Il se leva. Ils étaient trop près de la porte. Quelqu'un, en sortant, pourrait les apercevoir.

Il lui prit la main qu'il garda entre les siennes. Au travers du gant qui recouvrait la paume rendue calleuse par le travail manuel, il sentait la chaleur se communiquer à son sang.

Ils descendirent l'escalier.

Lentement, il l'attira à lui, plus près. Puis, obéissant à une impulsion qu'il n'était pas maître de réprimer, il releva la partie du masque qui lui couvrait la bouche, et, brusquement, ses lèvres s'écrasèrent sur les lèvres de la jeune fille. Il sentit un peu de résistance. Sa tension se relâcha. Il l'enlaça dans ses bras la serrant sur sa poitrine et mit toute son âme dans ce baiser passionné et lent.

Quand il desserra l'étreinte, elle se blottit contre lui, et sans qu'il eût le temps de faire un geste pour l'en empêcher, elle releva son masque.

Il vit les yeux se durcir... graduellement et l'aile des narines s'agiter du frémissement coutumier... Il remarqua que les lèvres tremblaient.

Lui, restait penaud, figé sur le sol, incapable d'une parole, incapable d'un mouvement.

Elle balbutia:

—Vous... vous...!

Et la fine main blanche qu'il aurait voulu baiser à genoux, le souffleta à deux reprises.

Sidéré, il ne sut que passer le revers de sa main, à l'endroit du soufflet.

Rajustant son masque, elle lui tourna le dos et réintégra la maison, se fondre dans l'animation du bal.

Désormais, ce serait le souvenir humiliant de ce soufflet qu'il emporterait et qui chasserait celui du baiser dérobé et qu'elle s'était laissé prendre...

* * *

Pour Jean Poirier, la fête était finie.

La musique, qui tout à l'heure l'envoûtait lui devint subitement intolérable.

Il n'était, il ne serait jamais pour Suzanne que ce que son occupation présente l'avait fait.

Pourtant, il avait bien senti qu'elle répondait à son baiser, qu'elle s'était abandonnée toute entière entre ses bras, pendant que leurs lèvres unies les faisaient communier à une vie nouvelle qu'il croyait être la vie de l'amour.

Une desespérance lourde l'accabla.

Pourquoi avait-il ébauché ce roman, édifié cet échafaudage de félicités entrevues pour tout voir s'écrouler d'un seul coup, sous le souffle de la réalité, comme un fragile château de cartes?

Il aurait pu garder son secret, en vivre...

Dans la nuit qui régnait affadie par la lumière laiteuse d'une lune ironique et ronde, il regagna son logis.

Il se dépouilla de son accoutrement de mascarade et revêtit ses habits coutumiers.

Demain! Il partirait.

Voudrait-il demeurer encore à la Rocaille que cela lui serait impossible. On lui en interdirait le séjour. Suzanne demanderait, exigerait son départ.

Ce serait un peu, beaucoup de lui-même qu'il laisserait.

La tête basse, il erra par les allées, par

PARFUMS
LOTIONS
POUDRES
SAVONS FINS
SACHETS
ETC.

L.T. PIVER

Paris — *Montréal*

vend dans le monde entier.
Maison fondée en 1774.

EAUX DE TOILETTE
SHAMPOOINGS
BRILLANTINES
ROUGE à LEVRES
ETC.

SES PARFUMS

pour le sac:
17 parfums marqués (x) dans la liste des lotions ci-contre
(3 modèles)

SES LOTIONS

Aventure (x)
Azurea (x)
Fétiche (x)
Floramye (x)
Fougère (x)
Jasmin (x)
Eau de Lavande (x)
Chypre
Héliotrope
Lilas (x)
Mimosa
Muguet (x)
Oeillet
Oeillet frangé (x)
Rose (x)
Violette (x)
Pompeia (x)
Safranor (x)
Rêve d'Or (x)
Vivitz
Mascarade (x)
Trèfle Incarnat (x)

SES POUDRES

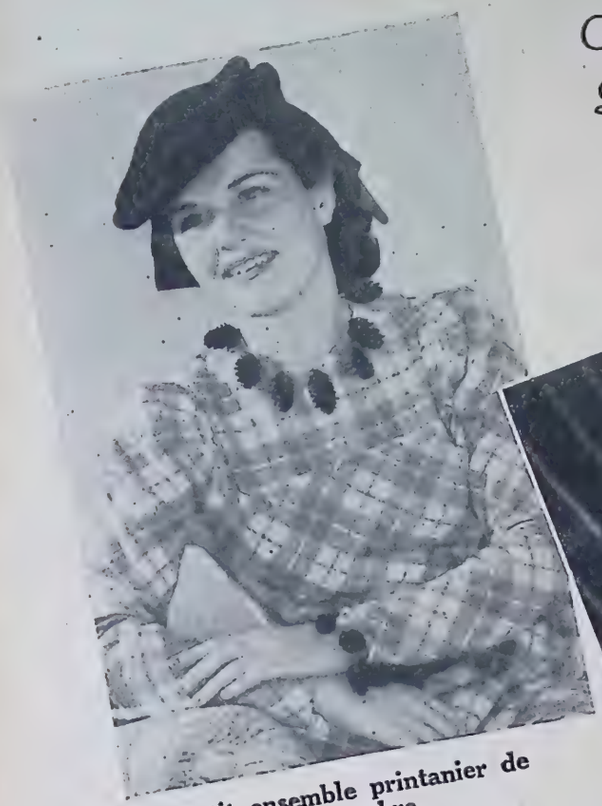
Trèfle Incarnat
Pompeia
Floramye
Azurea
Safranor
Rêve d'Or
Mascarade
Aventure
Matité
Fétiche

Exigez les Produits
L. T. P I V E R dans votre intérêt

Echantillons
divers contre 10c en timbres
Pour 25c. nous joignons un flacon réduit de lotion à votre choix
adressés à
B. GOBET & Cie
1030 St. Alexandre
MONTREAL

GRACIEUX QUI FONT LA MODE

La grâce sans pareille du tulle.



Petit ensemble printanier de goût sobre.

Remarquez le gousset de cette toilette. Pratique et élégant.

Le bracelet... grande fureur de 1940.

En haut : le tailleur classique. Ci-contre: toilette exotique.

les pelouses, le coeur noyé de plus en plus dans la tristesse du départ imminent.

C'est son âme, c'est son coeur qu'il laisserait à la Rocaille. Jamais auparavant il n'avait aimé une femme comme il avait aimé Suzanne.

C'était la passion profonde de l'âme mûre...

Près de la grille, sur le chemin, un incident attira son attention et fit devier le cours de sa rêverie. Il vit un homme descendre d'un poteau de téléphone, et se blottir près de la clôture où il attendait, invisible.

Il eut d'abord l'intention de s'enquérir de ce qu'il faisait là, à cette heure nocturne.

Il pensa ensuite que ce pourrait être un curieux qui avait voulu se hisser à un observatoire pour embrasser d'un coup d'oeil le spectacle de la fête.

Haussant les épaules, il rebroussa chemin et se dirigea vers la maison, vers les cuisines.

Il éprouvait le besoin impérieux d'oublier, de s'étourdir. Le souvenir cuisant de la main sur la joue, du geste infamant d'un soufflet, le lancinait. Il voulait le noyer dans l'alcool.

Tout était perdu. A quoi bon lutter davantage?

Près du perron, il vit un homme, un invité, descendre furtivement les marches, en coulant de temps à autre un regard vers la grande porte. Il se faufila parmi les rangées d'autos, monta dans un sedan marron, démarra.

Jean, sans savoir pour quelle raison observa le manège de l'homme. Une fois la grille franchie l'auto stoppa et un autre homme, celui-là même qui était grimpé dans le poteau, monta à son tour prendre place auprès du chauffeur. La voiture s'engagea ensuite sur la grande route.

Dans les cuisines, il trouva le chauffeur qui causait avec les bonnes. Il leur fit part de ses observations quand la nouvelle parvint que Madame Lambert s'était fait voler un collier de grand prix et que d'autres bijoux étaient disparus. On apprit en même temps que les lignes téléphoniques étaient coupées.

En l'espace d'une seconde Jean Poirier comprit tout. En l'espace d'une seconde également, il décida d'agir et de quelle façon.

Il demanda au chauffeur les clefs de la routière, et si l'auto était assuré.

Sans répondre aux questions, sans s'occuper de l'émoi qui bouleversait tout le monde, des femmes qui s'affolaient, des hommes qui s'indignaient, il courut au garage avec le chauffeur.

Pendant que ce dernier ouvrait les portes, il sauta dans la routière. Il baissa la capote et les vitres des fenêtres pour ne pas être blessé par les éclats au cas où — on ne sait jamais — et s'installa au volant.

Un ronronnement se fit entendre; l'auto franchit la grille, et bondit sur la route comme un bolide.

* * *

Ce fut Suzanne, qui, la première, constata la disparition du précieux collier que Mme Lambert portait à son cou.

Bouleversée plus qu'elle n'aurait voulu l'admettre par l'inusitée déclaration d'amour de Jean Poirier, incapable, malgré sa volonté tendue, d'oublier les paroles dont l'écho se répercutait en elle, Suzanne, à présent qu'elle l'avait chassé, ne trouvait plus, à l'animation du bal, l'éclat des débuts.

Se frayant un chemin, indifférente aux sollicitations qui montaient vers elle, elle était allée rejoindre sa mère. Dans quel but?

C'était instinctivement, dans le désarroi de ses pensées, qu'elle allait se blottir sous son égide.

Le souvenir de l'hommage l'obsédait et ses lèvres gardaient la brûlure de son baiser.

Sa colère était tombée.

En arrivant près de Mme Lambert, elle constata, sans trop savoir d'abord quoi, que quelque chose manquait à sa toilette.

Tout à coup, elle dit:

—Maman! Votre collier?

Vivement, Mme Lambert porta la main à son cou. Elle pâlit... Et, d'une main fébrile, s'agrippa au bras de sa fille.

M. Lambert, qui passait, s'empressa auprès d'elles, Mis au courant, il se dirigea vers l'orchestre, fit un signe. Les instruments se turent. Les danseurs et les danseuses interrompirent leurs évolutions.

—Tout le monde démasqué, ordonna-t-il.

En quelques mots il raconta la disparition du collier.

Des femmes constatèrent qu'on les avait également dépouillées de leurs bijoux.

Il n'y avait aucun doute que celui qui avait fait le coup était un professionnel qui s'était glissé dans les rangs, à la faveur d'un stratagème.

—Que personne ne quitte la salle.

Il s'absenta quelques instants.

Les lignes téléphoniques sont coupées. Un de mes employés est parti à la recherche de deux hommes qu'il a vu s'enfuir... Je vous demande votre coopération. Que pas un ne sorte d'ici avant que j'en donne l'ordre. D'ailleurs, ajoute-t-il, la maison est gardée et le jardinier se tient à la grille, armé d'une carabine.

Le docteur Pierre Gingras, un invité ami de la famille s'avança vers le maître de céans.

—Si vous voulez monter en auto avec moi, nous pourrons peut-être rattraper les fugitifs.

M. Lambert acquiesça.

L'instant d'après, il roulait, en compagnie du docteur.

Le fait que Jean Poirier, était parti dans sa propre routière, bouleversait Suzanne Lambert.

Elle confia sa mère aux soins d'une bonne, commanda au chauffeur de sortir la limousine, monta dans la voiture, et partit à son tour sur la grande route.

Des pensées contradictoires l'assaillaient. Si le véritable auteur du vol était Jean Poirier! Après tout, l'on ne connaissait rien de ses antécédents.

Non! Ce n'était pas possible. Rien dans sa conduite ne pouvait justifier cette hypothèse.

S'il était complice!

Cela non plus, à la réflexion, ne paraissait guère plausible.

Alors!

Alors, il s'était élancé à la poursuite des cambrioleurs, seul, sans arme.

Alors! Quelque chose pourrait arriver! Quelque chose de tragique, d'effroyable.

Seul contre deux! Sans doute qu'ils étaient armés, décidés à tout.

Alors!... Elle le vit en son imagination étendu sur la chaussée, dans le matin blafard, avec, au front, un trou noir d'où s'écoulait le sang.

Comme Jean Poirier, quelques mois auparavant, elle eut la révélation fulgurante qu'il n'était, ne pouvait plus lui être indifférent.

ELLE L'AIMAIT!

Elle fut abasourdie par cette révélation. La crainte la tenaillait d'une catastrophe.

Elle ne cessait de crier au chauffeur:

—Plus vite! Plus vite!

Qu'importait ce qui se passait à la Rocaille! Qu'importe l'anxiété des autres! Son anxiété seule, à elle, comptait, anxiété intolérable qui lui étreignait le coeur, la gorge, faisait trembler ses membres.

Elle regrettait de l'avoir souffleté...

Elle revoyait son pauvre regard triste, sa mine désemparée.

Sa raison se cabrait. Mais son coeur parlait, dominant sa raison. Est-on maître de son coeur?

Elle ne voulait plus lutter. Elle n'avait qu'un désir: arriver avant qu'il soit trop tard; le revoir vivant.

Avec ces bandits, sait-on jamais ce qui peut arriver à quelles extrémités ils peuvent recourir?

Des détails lui venaient à l'esprit, une infinité de détails qui lui faisaient mieux comprendre son état d'âme.

Lentement, l'amour s'était infiltré. A son insu.

Les distinctions! Les considérations sociales, plus rien n'existait.

Elle entendait le son de sa voix, vibrante sous le masque... Elle éprouvait sur ses lèvres la brûlure de son baiser.

* * *

Sans se douter que d'autres le suivaient, venaient à sa rescousse, Jean Poirier dardant son regard sur sa route qui fuyait, monstrueuse et grise, poursuivait sa chasse captivante.

LE COURRIER DU CINÉMA

Sur la figure de ces deux femmes est-ce la surprise ou la peur que nous lisons. C'est le secret de Marie Glory et de Louise Carletti dans "Terre de Feu".

Pour le moment il n'avait qu'un objectif: rejoindre le sedan marron.

L'air le fouettait au visage. Le front baissé, ramassé sur lui-même, il éprouvait une sorte de griserie aventureuse. Il y avait du danger au bout de sa course. C'était suffisant pour l'enivrer.

L'auto filait à une allure folle, désordonnée. Il aurait semblé que le conducteur lui eût communiqué un peu de sa frénésie.

Les milles s'ajoutaient aux milles.

On entendait le sillement des roues sur le macadam et le sifflement de l'air fouetté.

Le pied sur l'accélérateur, serrant le volant fortement entre ses doigts, Jean Poirier scrutait l'horizon devant lui.

Sans ralentir, il traversa quelques villages encore endormis.

Il craignait que les bandits, à cause de l'avance, n'arrivent avant lui.

De temps à autre il regardait l'indicateur de vitesse.

Sous la morsure de l'air ses joues brûlaient et ce lui était une souffrance que de tenir les yeux ouverts.

A un tournant, la route s'étala, droite, à perte de vue.

Au loin, il vit un point noir... but de sa course effrénée, vertigineuse.

Il appuya davantage sur l'accélérateur. L'auto augmenta de vitesse.

Les arbres, les maisons passaient de chaque côté de lui comme des choses fantastiques animées d'un mouvement insensé.

Il gagnait du terrain... Le point noir se rapprochait... Il prenait corps. Il commençait à en distinguer la couleur. C'était bien le sedan marron.

La pédale à essence toucha le plancher.

La vitesse augmenta.

La pression de l'air devenait intolérable. Ses oreilles bourdonnaient; ses mains sur le volant devenaient gourdes.

Il se rapprochait toujours de son objectif. Il reconnaissait les occupants. C'était bien eux.

Maintenant, il distinguait la plaque matricule. Il corna.

Le sedan se rangea.

Il passa devant, fit un geste de la main, diminua la vitesse.

Il vit un revolver briller.

Sans obéir, les bandits continuèrent leur route, le frôlèrent même.

Il recommença la course, suivit un instant, et s'engagea à côté de l'autre voiture.

Il ferma les yeux, se raidit, et donna un coup brusque au volant.

Les deux autos se tamponnèrent, moteur contre moteur. Un bruit de ferraille, étourdissant, assourdissant! Une douleur aigüe l'accablait. Son coeur se serrait comme si deux tenailles le comprimaient.

La sueur lui mouillait le front.

Dans un effort de tout son être, il essaya de se dégager...

La jambe droite lui fit mal, horriblement mal.

Il regarda vers l'autre auto. Elle était renversée et deux formes gisaient inanimées sur le talus de la route.

La douleur cessa... Tout tournoya... Tout devint noir...

* * *

Quand il reprit conscience de lui-même, il était dans une chambre d'hôpital.

Il passa lentement la main à son front, se frotta les yeux.

Par degré, la conception lui venait du réel.

Suzanne était là, tout près de lui et aussi M. Lambert et le docteur Gingras...

—Les autres, demanda-t-il?

—Les autres? Bien mal éclopés... Ils n'ont eu que ce qu'ils méritaient. Quand ils sortiront de l'hôpital, ils se rendront dans un endroit guère plus gai. La police de trois Etats américains les recherchait.

Jean Poirier apprit que dix minutes à peine après l'accident, M. Lambert, le docteur, et sa fille étaient survenus.

On l'avait fait transporter à l'hôpital.

Et le docteur Gingras ajouta:

—A part une jambe cassée... et deux côtes enfoncées, vous n'êtes pas trop mal. Un repos forcé et vous serez aussi solide qu'auparavant...

—Mais pas assez pour reprendre votre ancien travail, dit M. Lambert.

—Vous me renvoyez de votre sevice?

—Pas précisément... J'ai une ouverture ailleurs... dans le bureau, quelque chose... enfin plus en rapport avec vos talents... Bon! je vous laisse... Suzanne a quelques mots à vous dire en particulier. (Il fit un clin d'oeil). Je l'ai chargée de vous remercier de votre part...

Ils demeurèrent seuls, en présence l'un de l'autre. Le silence régnait. Il le brisa.

—Mademoiselle Suzanne... je vous demande pardon... de mon audace... Vous ne m'en voulez pas?

—Oui! Je vous en veux. Et la preuve c'est que je vous fais promettre, si vous acceptez la position que papa vous offre, de me prendre aussi... pour la vie.

—Suzanne!... Suzanne...

Et il aperçut, dans son imagination enfiévrée, par delà les journées longues de la convalescence, des années d'un bonheur si grand qu'il en oublierait toute la tristesse des jours passés.

—Suzanne... ma Suzanne.

—...Mon Jean...

Les mains se cherchèrent... les doigts s'étreignirent. Deux destinées se scellèrent.

FIN

Quand les pompiers mettent le feu

Quand Christian Jaque, pour l'*Enfer des Anges*, tournait la scène affreuse où Bergeron et Fréhel allaient déposer dans un terrain vague le corps de leur fils, le jeune Claudio en l'espèce, qu'ils croyaient avoir tué, tout aurait dû être terminé au cours de la nuit.

Mais, pour faire la pluie sous laquelle le dramatique épisode devait se dérouler, quatre lances de *pompiers* déversaient ou plutôt versaient des averses et l'humidité occasionna un court-circuit dans l'appareil de prises de vues!...

Tant et si bien que le jour se leva avant que Bergeron se fût débarrassé de l'encombrant corps de Claudio... lequel Claudio était, non pas dans le coma par suite des coups reçus, mais bien tranquillement au chaud dans son lit et sans souci de ce qu'il pouvait bien (simultanément!) devenir sur le terrain.

Si, comme acteur, Bergeron aime fort cette scène et s'y sent assez content de son jeu: comme père de famille — et c'est un père excellent — il se fait horreur! Il est rentré chez lui à l'aube et fort mécontent de lui-même!...

◂▸

Se soumettre ou se démettre

Jacques Feyder est un metteur en scène de talent.

Il prend une plume et joue de la trompette!

"Le cinéma français doit être à la hauteur de sa tâche et de l'héroïsme de la patrie", écrit-il en substance.

Et il ajoute:

"Il faut que les metteurs en scène profitent de la guerre pour ne plus se soumettre aux exigences des bailleurs de fonds!"

La faible Jacqueline Laurent a placé toute sa confiance en Jean Gabin. Hélas, le Destin tient rarement compte de l'Amour et sera cruel à ces deux êtres dans "Le Jour se Lève", un film qui fera grande sensation.

Réaliser l'unité canadienne pour gagner la guerre voilà la question essentielle de cette élection

Très Hon. W. L. MACKENZIE KING
Premier Ministre du Canada.

...Aucune autre question n'est en jeu. Dans son discours d'ouverture de la campagne, alors qu'il s'adressait à tout le pays, et chaque fois qu'il eût par la suite l'occasion de prendre la parole, le Premier Ministre Mackenzie King le déclara bien clairement.

...Toutefois, il existe dans notre pays des hommes d'état qui placent leur intérêt personnel au dessus des intérêts du Canada et qui n'hésitent pas à essayer de détruire cet état d'esprit dans l'espoir d'arriver au pouvoir.

...En octobre 1939, on lança dans la province de Québec le premier assaut contre l'unité canadienne, mais notre peuple répondit d'une voix unanime pour appuyer le magnifique effort militaire que le Canada a volontairement accepté et qu'il est bien décidé de conduire jusqu'au bout.

...Quels furent les chefs de ce mouvement qui sauvegarda l'unité canadienne ? Certainement pas ceux qui en ce moment voudraient créer un gouvernement dit "national"! Ceux-là demeurèrent à cette époque singulièrement silencieux. Aujourd'hui, cependant, on peut voir dans leurs rangs des hommes qui en octobre dernier étaient opposés à la **Participation.**

...Nous, du Québec, nous connaissons ceux qui à ce moment-là défendirent l'unité canadienne : nos ministres fédéraux, Lapointe, Cardin et Power. Avec l'aide de ces ministres, Québec put se débarrasser d'hommes qui voulaient diviser notre pays, d'hommes qui voulaient jeter la discorde entre les deux races, qui étaient opposés à la participation en temps de guerre. Le 26 mars, Québec se souviendra. Québec n'oubliera pas que ceux qui en ce moment parlent d'un gouvernement dit "national" étaient, l'automne dernier opposés à l'Unité et à la Participation. Où donc était le Dr Manion quand Ernest Lapointe, au mois d'octobre dernier, combattait pour la défense de notre conscience nationale ?

...Ces hommes qui alors étaient opposés à notre effort militaire proclament maintenant que notre effort est insuffisant. Mais voici le bilan de **l'activité militaire volontaire de notre pays :**

1.—Notre premier corps d'armée, composé d'environ 25,000 hommes, a atteint la dernière phase de son entraînement en Angleterre. Au moment de son départ du Canada, ce corps d'armée était **entièrement équipé,** les hommes avaient même reçu leur nouveau costume de combat. Comme au temps de la dernière guerre, les troupes canadiennes furent les premières de l'Empire à faire leur apparition sur le champ de bataille. Elles arrivèrent en Angleterre infiniment mieux équipées que ne l'étaient les troupes de Borden, en 1914.

2.—On a recruté un deuxième corps d'armée qui poursuit en ce moment son entraînement au Canada en attendant d'être appelé outre mer.

3.—La défense de nos côtes est assurée, grâce à des pièces modernes d'artillerie. Les routes commerciales de l'Empire qui partent de nos côtes sont défendues par la marine royale canadienne ainsi que par la force royale aérienne du Canada. En 1914, nous n'avions aucune unité navale moderne et nous n'avions pas de force aérienne. A cette époque, le besoin de la défense canadienne n'existait pas. Mais en septembre dernier, les Canadiens offrirent volontairement leurs services pour la défense de leur territoire et pour protéger les routes commerciales des alliés dans cet hémisphère.

4.—On a déjà mis en marche le plan d'entraînement des aviateurs de l'Empire britannique. Parlant de Londres, le 24 février, le Premier Ministre Chamberlain déclara que d'après ce plan, les Dominions enverraient sur les divers champs de bataille quelque 10,000 aviateurs, ce qui pourrait être le facteur décisif de la guerre.

5.—L'industrie et la main-d'oeuvre canadienne ont également été mobilisées pour servir le pays. Cette année, on produira au Canada des produits ouvrés et des denrées dont la valeur s'élèvera à environ $450,000,000, pour remplir les commandes placées par le gouvernement du Royaume-Uni. Notre gouvernement ne dépensera pas moins de $865,000,000 pour supporter notre effort de guerre, et la plus grande partie de cette somme servira à défrayer le coût de notre équipement et de nos fournitures de guerre, lesquels seront produits par nos industries.

...Sous le gouvernement de Mackenzie King, notre pays a été outillé pour gagner la guerre. Seule une nation unie, suivant en toute confiance les directives de son chef, pouvait atteindre ce but !

MAINTENONS L'UNITE CANADIENNE
VERS LA VICTOIRE AVEC MACKENZIE KING

FEDERATION LIBERALE NATIONALE DU CANADA, OTTAWA,

Notre roman feuilleton

par Maurice Constantin-Weyer

TELLE QU'ELLE ETAIT EN SON VIVANT

réalisé en film sous le titre "LA LOI DU NORD"

Nous demeurâmes des jours au pied de cette montagne. Nous ne nous étions pas doutés encore à quel point nous étions vidés de sang et de force nerveuse. A nous quatre, nous ne valions pas cher au point de vue physique. La nécessité de nous refaire nous rejetait vers une vie purement animale.

Nous mangions et dormions, ne nous levant que pour faire la corvée de bois, ou battre les rochers en quête d'un gibier. Nous tuâmes une vieille chèvre, à l'épaisse fourrure grise, au goût de musc prononcé. Plusieurs mouflons tombèrent sous nos balles, broyés au fond des gouffres d'où il fallait les retirer, non sans péril. Quelques coqs de bruyère varièrent notre menu.

Les alentours de notre antre prenaient un étonnant aspect de barbarie. Les os que nous avions rongés s'échafaudaient en pile. L'homme témoignait de sa présence, mais, sous une forme uniquement bestiale.

Occupés de nous repaître, nous laissions s'engourdir nos esprits. Dal lui-même se laissait un peu aller.

La plus grande joie de notre séjour fut peut-être le jour où après quelques heures de travail, je parvins à mettre d'aplomb une "loge à transpirer" c'est-à-dire un bain de vapeur à la mode indienne. La hutte n'était pas très étanche, il manquait l'écorce de bouleau et les peaux tannées, mais on pouvait cependant s'exposer à la vapeur obtenue en jetant de la neige sur des pierres chauffées et se décrasser un peu. Et nous fîmes une sorte de lessive. Toutes choses dont le détail effrayera peut-être les gens civilisés. Mais, qui se soucie des convenances dans un pays où la Vie et la Mort se mêlent si singulièrement ?

Nous reprenions peu à peu notre aspect normal. Nous avions rasé ces barbes, toujours pleines de glaçons qui nous défiguraient. Il ne fallait pas parler de graisse. Mais nous quittions tout de même cet aspect décharné que nous avions eu.

Au cours de ces quelques semaines, je n'ai pas souvenir que Robert ait fait la moindre allusion au destin qui le guettait. Obéissait-il à cette primauté de la matière dont j'ai parlé et qui alourdissait nos sensations ? Il est difficile de le dire. Je remarquai cependant, que la gaieté qui avait dû lui être naturelle s'était légèrement transformée en une sorte de philosophie souriante, mais souriante sur un mode désabusé.

Il avait fait la conquête de Dal, comme je lui avais vu faire la conquête de tout ce qui l'avait approché. Comment alors expliquer les haines qu'il avait pu déchaîner en Amérique contre lui ? Il fascinait Dal. Il lui disait :

— Dommage que je ne vous aie pas connu plus tôt. Je vous aurais assuré une somme importante, vous auriez démissionné et, avec un auxiliaire comme vous, j'aurais réussi.

Ce qui, à la réflexion, n'était guère aimable pour moi. Mais, peut-être cherchait-il à tenter Dal.

Si cela était, il se trompait. Le caporal aurait conduit son propre père au pied de la potence si le capitaine Blackwell lui en avait donné l'ordre. A tout bien considérer, c'était cruel, simplement cruel pour Dal. Un homme de la police du Nord-Ouest devrait avoir un coeur de pierre.

Eh bien non ! Dal n'avait pas un coeur de pierre. Il n'y avait qu'à voir l'empire que Jacqueline, plus encore que Shaw, prenait sur lui. Dal était amoureux.

Je me demandais ce qui arriverait. Dal, geôlier et amoureux de sa prisonnière ! Je ne sais si le cas était nouveau ou non, il était certainement embarrassant.

Et l'amour de Dal — ostensiblement étalé d'ailleurs — aurait été certainement une menace grave, si Dal n'avait été un gentleman. On frémit en pensant à quel chantage il aurait pu se livrer.

Cela n'était pas sans m'inquiéter. Je me surprenais à réfléchir sur ce que Dal nous avait raconté de la maladresse de deux amis qui tirent l'un sur l'autre... "Oh Dal! je ne crois pas, vraiment ! que ma main tremblerait beaucoup si Jacqueline m'appelait à son secours. Entre l'amitié et l'amour, la distance est grande, et l'amour l'emporte."

Bref, quand je réfléchissais à la situation, je ne pouvais m'empêcher de penser que nous étions trois hommes, trois hommes énergiques et résolus, trois hommes amoureux de la même femme.

Le plus curieux de l'affaire, c'est que celui de nous trois dont la liberté était la plus menacée était aussi celui qui, tout en se trompant, devait se sentir le plus assuré d'être aimé. Je savais que Jacqueline ne l'épouserait jamais. Mais ce détail, il l'ignorait. D'un autre côté, Shaw libre, Shaw installé à Paris, Shaw se lassant du refus de Jacqueline, Shaw lié à moi par de pressantes obligations, c'était une lueur d'espoir. Mais cette lueur s'était évanouie avec la capture de Robert. Et, de cela, j'en voulais maintenant cruellement à Dal.

En tant que rival, Dal ne m'inspirait aucune crainte, même légère. Mais, je venais de m'apercevoir que Dal était maintenant le principal obstacle entre Jacqueline et moi, et je me sentais près de le haïr.

* * *

En de telles circonstances, on se sent enveloppé d'un réseau de mailles inextricables. Le plus simple évidemment serait d'employer le système d'Alexandre et de trancher le noeud gordien. Le système d'Alexandre signifiait, en cette occurrence, deux vies d'hommes sacrifiées à mon bonheur. J'en étais venu à me demander si je n'avais pas le droit de les sacrifier.

Henri Garat dans son nouveau film "Le Chemin de l'honneur" où il tient un double rôle.

La chose m'eût été relativement aisée, sans même courir grand risque d'être découvert. Je sortais tantôt avec l'un, tantôt avec l'autre, et dans notre chasse en montagne, il ne manquait pas de mauvais pas sur lesquels un accident est assez plausible.

Oui ! il m'arriva de penser à "l'accident" !

Je fais cet aveu, après des années, en m'étonnant encore d'avoir eu la force de résister à la tentation. Car, il n'y a pas de mots pour dire la force avec laquelle je désirais Jacqueline.

Peut-être ai-je été sauvé du crime par la profondeur même de cet amour ? Comment éclabousser de sang — et de quel sang ! — notre lit nuptial ? Et d'autre part, cette vie précaire, tourmentée, pleine de dangers, que nous menions nous reprenait rudement au collet, pour nous rejeter dans le sein d'une discipline bienfaisante.

* * *

L'amour gâchait la noblesse native et acquise du caporal Dalrymple. Je m'amusais en constatant que Dal, pour faire sa cour à Jacqueline, s'étudiait à devenir grotesque. Il perdait un peu, chaque jour, de sa précieuse simplicité. Il devenait "avantageux". Et sans qu'il s'en doutât, il glissait peu à peu sur la pente du mensonge.

Je savais par coeur l'histoire du vieux soldat retraité à Warwick. Je connaissais les photographies de la serre qu'il cultivait, de son jardin, de son "parloir" et aussi celle qui représentait un vieux couple, très "common people" en habits du dimanche.

Or, il m'apparut soudain que Dal était gêné devant Jacqueline de la médiocrité de ses origines. C'était un étonnement pour moi, parce que Dal valait mieux que cette mesquinerie et parce que, jusqu'à présent, sa droiture m'était apparue d'une absolue rectitude. Mais il était comme ces règles de métal qui se gauchissent à la chaleur. Il pouvait résister à tout, sauf au brasier de l'amour.

Avec un peu d'adresse, Jacqueline pouvait encore gagner la partie. Plus d'un soldat sans reproche a brisé sa carrière pour l'amour d'une femme, d'une femme qui ne valait pas Jacqueline. Il m'était odieux que Jacqueline pût servir d'instrument à arracher à Dal la liberté de Shaw. Et, cependant, il paraît que j'étais "gauchi", moi aussi, car je me préparais à accepter que Dal et sa loyauté fussent emportés dans les mensonges de la coquetterie.

Je voyais très bien le caporal rendant tout à coup à Shaw la parole qu'il avait exigée de lui, désignant la passe franchissable, celle que nous avions manquée de si peu, et m'invitant à combiner un "damné mensonge pour me couvrir devant le vieux Blackwell". Or, il était facile de trouver un mensonge plausible, et plus facile encore de le faire accepter par Blackwell. Car la réputation de Dal était si bien établie qu'il devait être au-dessus de tout soupçon.

(Suite au prochain numéro)

Analyse et Critique des Films

Conflit

Drame psychologique

Réalisation: *Léonide Moguy.*
Interprétation: *Corinne Luchaire, Annie Ducaux, Armand Bernard, Raymond Rouleau, Jacques Copeau, Claude Dauphin, Roger Duchesne, Léon Bélières, Pauline Carton, Marguerite Pierry, Marcel Dalio.*
Production: *Cipra.*
Distribution: *France-Film.*
Durée: 1 *h.* 20.

CARACTERE DU FILM. — Cette belle oeuvre sensible et profonde consacre le cinéma dit dramatique, où les ressorts les plus secrets de l'âme sont mis à jour en de subtiles images. Il y a dans ce conflit sentimental entre deux soeurs, situé dans un cadre harmonieusement luxueux, une résonance admirable. Ce film rend le son le plus pur de vérité et de souffrance. Des coeurs s'y montrent à nu, des êtres réagissent avec force. Pour la première fois au cinéma, nous avons senti monter l'appel de la vie, dans une scène courte, mais intense. Par sa beauté "physique", CONFLIT est un beau film.

SCENARIO.—*Une jeune fille, Claire, est blessée par sa soeur, Mme Michel Laffont, femme du riche explorateur. L'enquête révèle que Mme Laffont engagea chez un usurier deux bracelets de diamants. Pour qui ou pour quoi roulait-elle 50,000 francs? Au cours de l'instruction, un témoin inattendu se révèle: une aubergiste de montagne qui apprend involontairement au juge que Claire a eu un enfant, sous le nom de Mme Laffont. Et la vérité se fait jour. Claire raconte sa pitoyable aventure. Un jeune mufle refusant sa paternité. Claire suppliant sa soeur de l'aider; la délivrance en montagne, et sous le nom de sa soeur, l'enfant est légalement Jean-Claude Laffont. Ainsi Catherine saura faire revenir de l'étranger un mari qui se détachait d'elle, femme stérile. Plus tard, Claire rencontre l'amour. Mais le fantôme de sa jeunesse gâchée se dresse: Gérard, veut faire chanter Claire, il exige 50,000 francs. Au dernier moment, la flambée de l'amour maternel dans le coeur de Claire qui refuse de laisser son fils à sa soeur et veut tout avouer à son beau-frère. Voilà la raison du geste de Catherine. Un non-lieu est rendu. Claire renonce à son enfant qui restera dans le ménage Laffont. Son fiancé l'emmène vers une nouvelle vie.*

TECHNIQUE.—Harmonie des lignes, des reflets, des beaux visages tendus par la passion, montage sobre et raffiné qui sait enchaîner une expression secrète

(Suite à la page 34)

Le Quai des Brumes

Drame réaliste

Auteur: *Prévert d'après Mac Orlan.*
Réalisation: *Marcel Carné.*
Musique: *Maurice Jaubert.*
Interprétation: *Jean Gabin, Michel Simon, Michèle Morgan, Pierre Brasseur, Le Vigan, Aimos, Génin, Delmont.*
Production: *Ciné-Alliance.*
Distribution: *France-Film.*
Durée: 1 *h.* 18.

CARACTERE DU FILM. — L'oeuvre de Marcel Carné, lequel a fait ici, un travail magistral, est dans sa bizarre séduction l'une des plus originales compositions qu'on ait vues depuis longtemps. Situé dans le port du Havre parmi les rouliers, les mauvais garçons et les épaves de la vie que tout grand port voit déferler sur ses quais, "Le Quai des Brumes" commence dans l'inquiétude et se finit dans la mort et le désespoir. Nettement à part dans toute la production française, admirablement réalisé, photographié, décoré et joué d'une hallucinante façon par tous les acteurs, "Le Quai des Brumes" est un témoignage de l'intelligence et de la technique françaises.

On y observe un accent profond d'une puissance poignante.

SCENARIO.—*Un soldat de la Coloniale arrive au Havre, en camion, et cherche un abri. Sans le sou, il échoue, grâce à un sympathique clochard, chez un original: Panama, qui l'héberge, le nourrit. La même nuit, il fait connaissance de Michel, un peintre singulier, et de Nelly. Nelly redoute de rentrer chez elle où l'attend son tuteur. Cet homme: Zabel, est guetté par des voyous dont le chef est Lucien, un lâche. Jean, le soldat qu'on devine déserteur hérite des habits et du passeport de Michel. Il va embarquer pour le Vénézuéla, mais son amour pour Nelly le retient à terre. Au moment où il va fuir vers le port, Lucien traîtreusement l'abat.*

TECHNIQUE.— Marcel Carné s'affirme, cette fois, comme un grand metteur en scène. Son film est construit sans faiblesse, il n'y a pas une fissure dans l'atmosphère, nul relâchement d'intérêt, l'angoisse subsiste tout au long de ce drame dont l'exécution technique est parfaite. L'admirable photo, les accompagnements musicaux d'une sourde obsession de Maurice Jaubert, le très personnel et poétique dialogue, enfin ce montage nerveux, fluide, et en même temps concentré, direct, montrent que l'orchestration de tous les éléments du film fut parfaitement réglée. La

(Suite à la page 34)

La vie est magnifique

Comédie dramatique

Réalisation: *Maurice Cloche.*
Auteur: *Marcelle Vioux.*
Musique: *Wal-Berg.*
Interprétation: *Jean Servais, Katia Lova, Jean Daurand, Germaine Dermoz, Hélène Dassonville, Robert Lynen.*
Production: *Albatros.*
Distribution: *France-Film.*
Durée: 1 *h.* 10.

CARACTERE DU FILM. — Un film de jeunesse, d'amour, de plein air, aux magnifiques images landaises, empli malgré certains drames d'un accent de courage qui fait plaisir. Voilà ce que Maurice Cloche a tiré du livre de Marcelle Vioux: "Belle Jeunesse". Sept jeunes gens, ayant l'âge de leurs rôles, interprètent avec éclat et sensibilité les personnages de cette tragi-comédie de la Jeunesse en proie à un présent incertain, à un avenir sombre, mais qui veut croire en la Vie triomphante.

SCENARIO.—*Jean et Maurice ont rencontré Jo et Marie-France au cours de leurs vacances-camping. Jo, coquette, se laisse facilement courtiser par Maurice, ce qui ne l'empêche pas de tourner la tête à un campeur solitaire, le mélancolique Alain. Cependant, Marie-France décourage les avances de Paul comme retenue par un secret: les vacances s'achèvent, Jean se sépare de Marie-France. Maurice, à la suite d'une altercation avec Alain, s'enfuit. Marie-France confie à sa mère son désespoir d'avoir repoussé Paul, à cause de l'hérédité qui emporta sa soeur aînée et qui lui interdit d'avoir des enfants. Elle provoque une révélation pathétique. Tout le monde se retrouve quelques mois plus tard, aux sports d'hiver, et les deux mariages projetés se feront, tandis qu'Alain succombera à l'hôpital.*

TECHNIQUE.—Un joli découpage, nuancé, utilisant les bois, les lacs, les rivières, le vent, le ciel et les personnages humains comme comparses de la nature toute-puissante, honore Cloche, et a permis à son opérateur Roger Hubert de donner une bande à la photographie impeccable, très fine et miroitante. La musique, forte au début, a de jolis motifs. Et le dialogue est fin et juste.

INTERPRETATION. — Deux noms s'imposent en tête de cette jeune troupe: Katia Lova, dont la sensibilité et les dons dramatiques s'affirment ici avec émotion et pureté, et l'excellent Jean Daurand, dont le naturel comique fait merveille. Jean Servais est parfait, le couple Hélène Dassonville-Roger Bontemps, sobre et bien. Robert Lynen est dans un de ses bons rôles bien joué. Germaine Dermoz dans une seule scène mais puissamment pathétique.

Trois artilleurs a l'opera

Comédie

Auteur: *A. Haguet.*
Dialogues: *Roger Ferdinand.*
Musique: *Jane Bos.*
Interprétation: *Pierre Larquey, Roland Toutain, Paul Azaïs, Denise Grey, Baron Fils, Marguerite Templey, Palau, Bever, Milly Mathis.*
Production: *de Koster.*
Distribution: *France-Film.*
Durée: 1 *h.* 15.

CARACTERE DU FILM. — Ce film nous redonne les trois amis qui furent artilleurs ensemble, mais dont les aventures sont doublement compliquées, du fait qu'elles se déroulent tantôt dans le milieu civil et montmartrois, tantôt dans une caserne, à Versailles, Larquey, Azaïs, Toutain sont trois bons diables drolatiques.

SCENARIO.—*Zéphitard, pharmacien devenu sculpteur, est endormi par son camarade Billardon, au cours d'une fête donnée dans son atelier. Comme il est sujet au somnambulisme, il se croit devenu Jacques Dancour, troisième camarade justement en période de réserve à la caserne d'artillerie de Versailles. Et sous son uniforme endossé par plaisanterie, il accomplit la période de Dancourt. Mais sa mémoire revenue, il subira des foules d'avanies, prison, conseil du major, opération. Dancourt, sur le point d'être abandonné par sa fiancée qui le croit infidèle, raconte tout au colonel qui pardonne. Zéphitard revient à Montmartre auprès de sa femme, Billardon se repent de sa farce, et Dancourt épouse celle qu'il aime.*

TECHNIQUE.—André Chotin s'est évertué à bannir de son film des scènes trop poussées, et aidé par l'excellent dialogue "en situation" de Roger Ferdinand, il a fait un film drôle.

INTERPRETATION. — Azaïs, Toutain, très en verve, Larquey avec sa souriante autorité, mènent le film et enlèvent des scènes par leur seule présence, Irène de Trébert nouvelle venue, a du charme et Denise Grey un gros métier comique. On remarque l'adjudant caricatural de Palau.

VIVIANCE ROMANCE
a connu la misère noire avant la gloire

Née pauvre, elle a fait de tout pour arriver: mannequin, danse, figuration, concours de beauté! Un jour on a découvert qu'elle était le vrai type de la femme fatale française. Aujourd'hui elle est grande vedette du film français. Une ascension par les chemins tortueux de la vie dure.

▼

ELLE a un prénom romantique pour conte de fées. Un nom qui râpe la gorge.

Elle s'appelait Pauline Ortmans.

Elle est née quelque part, un soir, à Roubaix, d'une mère infirmière.

Aussi loin qu'elle remonte dans sa mémoire, elle retrouve toujours la même image : celle d'une gosse aux yeux trop grands, aux lèvres trop généreuses, au corps trop précoce, battue de désirs et rongée de cafard.

Elle est en pension. Elle a dix ans. Et, déjà, la voilà gourmande, méchante et rancunière.

Plus tard, chez Rognoni, elle sera l'élève forte en musique, en dessin, en gymnastique et en travaux pratiques, mais rebelle à toute autre sorte d'enseignement.

Au Moulin-Rouge, elle répondra à une giffle de Mistinguett par un crépage de chignon en règle qui défrayera tous les journaux et restera célèbre dans les annales du music-hall.

A Tabarin, où elle débute après un entraînement de quinze jours et où, en dépit de sa belle taille, elle est la plus petite danseuse du French-Cancan, elle devra plaquer au bout de quatre mois, sous peine de devenir tuberculose et de s'en aller crever dans un sanatorium.

Et son titre de Miss Paris ne lui sera pas conservé plus de quelques semaines. Parce qu'elle ne s'est pas prêtée aux petites combines qui suivent ce genre de concours, parce qu'elle est décidée à réussir, on fait campagne contre elle et on lui enlève son titre.

Elle a de la chance, — car elle retombe toujours sur ses pieds.

Elle a dû recevoir plus de coups que de caresses. Et elle conserve, comme d'une oasis, le souvenir d'un séjour fait à Lyon, chez ses grands-parents, à l'âge de dix ans.

Et pas de chance, — car il lui faut recommencer sans cesse.

La vie lui est dure.

Elle a fait de tout: du chant, de la danse, du cabaret, de l'opérette, de la revue et de la figuration miteuse.

Quand elle y pense, elle se demande parfois comment, toutes ces choses, elle a eu le temps et le courage de les faire.

Et comment Pauline Horty ou Viviane Ortmans — tout cela danse dans sa tête — a fini par devenir Romance, vedette du cinéma français.

Après des années de figuration, elle décroche une silhouette de quêteuse dans "Liliom", un soupçon de rôle dans "Les Yeux Noirs", une panne dans "Marchand d'Amour".

C'est Edmond-T. Gréville qui lui donnera sa première chance, en la faisant tourner dans "Princesse Tam-Tam", surtout en la faisant engager dans "Retour au Paradis".

C'est Duvivier, pour qui elle a joué un petit rôle dans "La Bandera" et qui lui a promis "de faire mieux la prochaine fois", qui la consacre en lui confiant le principal personnage de "La Belle Equipe".

Désormais, chaque fois qu'on aura besoin d'une de ces belles filles un peu passives, aux yeux chargés de mystère, à la bouche gonflée de promesse, au corps gracieux, on fera appel à Viviane Romance.

Elle aurait pu se faire une place dans la couture, si elle n'avait pas jugé fastidieux de ramasser des épingles au bout d'un aimant, tout le long du jour.

Ces métiers, elle les aurait faits, je le suppose, avec la même obstination têtue, avec la même ardeur un peu molle qu'elle met à faire sa tâche de vedette de cinéma.

Je la soupçonne de ne voir, dans le cinéma, qu'un métier comme un autre.

Et comment cela ne serait-il pas, puisqu'il lui a fallu tant d'efforts, tant de patience, pour arriver à s'y faire une place.

Telle l'écran nous l'a montrée, telle beaucoup d'entre vous imaginent Viviane Romance.

Je la soupçonne de caresser un idéal bien différent: avoir un jour une grande propriété, un parc immense, un grand verger couvert de fruits, une bibliothèque pleine de livres.

Un coin du désert, où loin des yeux et du corps des hommes, elle puisse retrouver dans la paix, une âme d'enfant sauvage.

Ce rêve — est-ce un rêve — ne tardera pas à se réaliser. Viviane se souvient trop de ses débuts, de ses misères pour ne pas imiter la sage fourmi du fabuliste. La fortune lui sourit aujourd'hui. Les producteurs réclament cette belle fille pour lequel le public s'emballe. C'est le pont d'or !

Après la misère noire . . . la gloire. Quelle destinée. Mais Viviane sait que la gloire est éphémère, aussi sait-elle mettre en sûreté les beaux billets de ses nombreux cachets.

De plus Viviane est heureuse aujourd'hui car l'amour est venu s'ajouter au succès. Personne n'ignore qu'elle a trouvé en Georges Flament l'ami sûr, le confident des mauvaises heures, le guide dans le chemin de la gloire.

Viviane est comblée . . . mais n'a-t-elle pas mérité un peu de la VIE?

Pour nous cinéphiles nous allons continuer à suivre son ascension; nous allons l'applaudir dans "Angelica", "La Tradition de Minuit" et toute une série de beaux films. Parce que Romance a gagné sa place au firmament cinématographique elle nous est plus chère.

Dans "Le Plancher des Vaches" — que nous verrons sous peu — Noël-Noël par amour pour la belle Betty Stockfeld deviendra pilote de grand raid. Petit fonctionnaire, il se métamorphosera en un héros de l'air. L'amour donne des ailes. . . n'est-ce pas ?

Conflit

(*Suite de la page* 32)

sur un objet qui commente l'expression et explique... tact infini des scènes, montée progressive de l'émotion, enfin mystère bien gradué, pathétique sourd, puis par endroits, violent, ainsi peut se détailler la subtile technique de Léonide Moguy qui signe ici un film riche, soigné, émouvant, délicat. L'explication entre les deux soeurs, la finale grandiose sont les points culminants de ce film excellemment monté.

INTERPRETATION. — Annie Ducaux se montre dans le rôle de Catherine, frénétique, tendue passionnée vraiment belle comédienne, et Corinne Luchaire, avec une intelligence aiguë, une diversité de nuances, une vibrante sensibilité, éclaire le rôle complexe de Claire. L'enfant douée est devenue une merveilleuse actrice. Aux côtés de ces deux jeunes femmes, les hommes ont heureusement assez de talent et de métier pour garder quelque relief: Jacques Copeau, Rouleau, Duchesne, Claude Dauphin (dans un personnage de petit mufle joué avec esprit), Armand Bernard. Arvel, Bélières sont bien. Deux silhouettes de femmes pittoresques: Marguerite Pierry et Pauline Carton. Enfin, la savoureuse figure de l'usurier dessinée avec humour par Dalio.

◂▸

Le Quai des Brumes

(*Suite de la page* 32)

vie du port, et ces tableaux de lande près de la mer, ou de la rue foraine, enfin la ruelle pluvieuse où se termine l'odyssée de Jean, prouvent une belle technique décorative.

INTERPRETATION. — Jean Gabin, remarquable, dresse l'inquiétante et robuste figure de soldat, être primitif, tendre, désespéré, et à ses côtés, non inférieure, se trouve l'excellente Michèle Morgan, émouvante, aux yeux pathétiques, une grande comédienne. Et Pierre Brasseur, Michel Simon, étonnant vieillard, Delmont, Génin, Le Vigan à la charmante création du peintre neurasthénique. Aimos jouent en grands comédiens.

Dernière heure

Tino Rossi et Mireille Balin engagés à Rome pour "Fiesta"

Nous apprenons par un télégramme envoyé de Rome, l'engagement de Tino Rossi et de Mireille Balin pour un grand film: "Fiesta" qui sera réalisé en trois versions: italienne, française et espagnole.

CAFE DU PORT

LINE VIALA vient d'accompagner au Havre son fiancé Christian Gérard; elle n'a pas la moindre confiance dans l'avenir, et quand le paquebot a disparu, elle se jette à l'eau. René Dary la repêche.

Et c'est le début d'une aventure—d'une aventure parfaitement imprévue. Car si René s'éprend de Line, celle-ci, toute à son fidèle amour, ne s'aperçoit pas de l'amour qu'elle éveille... Dans le Café du Port, où son sauveteur l'a transportée, la jeune fille a trouvé un asile; les braves gens, patrons de l'estaminet — car c'est bien un estaminet flamand, avec cette atmosphère propre aux lieux que hantent les marins — la gardent; elle apprend à laver des verres, à servir à boire, à tirer le cidre, et met à tous ces travaux nouveaux pour elle une bonne volonté appréciée par ses patrons, une grâce qui enchante les clients.

Bientôt, de tout le port, ce petit café, refuge de la jeune Line Viala, est le mieux achalandé. Une ambiance de camaraderie y règne, et personne ne songe à manquer de respect à celle qui, pour tant d'âmes simples, est parée de l'auréole d'un grand amour sans grand espoir. Grâce à tous ces braves gens, la jeune fille pourra enfin réaliser un rêve que sa vie bourgeoise lui a toujours interdit — elle chantera, elle jouera de l'accordéon, elle sera, du moins provisoirement, modestement heureuse sans cesser de remplir avec soin les besognes de son emploi.

Non, elle n'épousera pas René Dary, ni davantage Christian Gérard; sans être le moins du monde un film réaliste, *le Café du Port* est sinon vrai, du moins plausible, avec un bon dosage de romanesque et de vraisemblable. Ce vraisemblable, ce n'est pas dans les situations mais dans l'atmosphère qu'on le découvre, car Jean Choux a réussi à donner le sentiment d'un milieu exact, habité par des êtres réellement humains parmi lesquels on pourrait se trouver sans se sentir dépaysé. Il est secondé au mieux par ses interprètes, Aimos, Bergeron, René Dary et Line Viala, qui débute à l'écran sous sa direction. Elle y apporte son beau visage photogénique, son regard expressif, quelque chose de sain, de normal, et son double talent d'accordéoniste et de chanteuse.

Exactement ce qu'il fallait, puisque les héros mêmes de l'histoire l'affirment sur un rythme entraînant :

Quand un marin revient de loin,
C'est d'un refrain qu'il a besoin...

Mais comme c'est fou ! Les terriens, eux aussi, ont, à l'occasion, les mêmes envies que les marins.

Duvallès chez lui

Le soir, chez moi, dit le comédien Duvallès, je redeviens un gosse: j'ouvre un vieux placard, en sors un non moins vieux tricycle, y monte dessus et parcours, nu comme un ver, les pièces de mon appartement. Des accidents surviennent parfois, mais ce ne sont que des accidents de route, un lampadaire renversé, une table défoncée, etc... Et je prends un bain de pied, m'arrache les cors si j'en ai, ainsi je suis prêt à aller faire mon petit dodo !

◂▸

Au cours du Gala de *L'Homme du Niger*, Saint-Granier a vendu aux enchères un programme signé par le président Daladier et le général Gamelin. Ce document a atteint la somme de $2,000.

Envoyez ce coupon aujourd'hui

Nom .....

Adresse .....

Ville ..... *Comté* .....

L'abonnement au "Courrier du Cinéma" est de cinquante sous par année, Deux ans $1.00.

Adressez ce coupon à
COURRIER DU CINEMA,
687 ouest Craig — Montréal

Programmes des Cinémas de Province

J.-C. SAINDON — Sayabec

2 MARS	—UN SCANDALE AUX GALERIES
9 "	—M I R A G E S
16 "	—UN SOIR A MARSEILLE
23 "	—LES ANGES NOIRS

Théâtre "LAURIER" — Mont-Laurier

2- 3 MARS	—TROIS ARTILLEURS en VADROUILLE
6- 7 "	—L'ETRANGE M. VICTOR
13-14 "	—L'AFFAIRE LAFARGE
16-17 "	—L'ANGE QUE J'AI VENDU
23-24 "	—L'AFFAIRE DU COURRIER DE LYON
27-28 "	—COEUR EBLOUI

Théâtre "LAURIER" — Hull

3 au 5 MARS	—EDUCATION DE PRINCE
	—MADEMOISELLE MOZART
10 au 12 "	—VOUS SEULE QUE J'AIME
	—FLOFLOCHE
17 au 19 "	—LA MAISON DU MALTAIS
	—LE GRAND ELAN

Théâtre "PRINCESSE" — Rivière-du-Loup

2 au 5 MARS	—VOUS SEULE QUE J'AIME
6 au 7 "	—BAR DU SUD
13 au 15 "	—O R A G E
16 au 21 "	—YAMILE SOUS LES CEDRES

Théâtre "CARTIER" — Rimouski

1 er et 2 MARS	—ADIEU VIENNE
3 au 5 "	—MON CURE CHEZ LES RICHES
6 et 7 "	—LE PETIT CHEMIN
	—DANS UN MONASTERE
10 au 12 "	—LE HEROS DE LA MARNE
13 et 14 "	—LA GRANDE ILLUSION
17 au 19 "	—GIBRALTAR
20 au 23 "	—DEUXIEME BUREAU
24 au 26 "	—YAMILE SOUS LES CEDRES
27 et 28 "	—L'ETRANGE NUIT DE NOEL

Théâtre "NATIONAL" — Matane

29 Fév. au 2 MARS	PETITE PESTE
3 au 6 MARS	—VOLEUR DE FEMMES
7 au 9 "	—LE RUISSEAU

Théâtre "ROYAL" — Louiseville

29 Fév. au 2 MARS	L'EMPREINTE ROUGE
3 et 4 MARS	—LES HOMMES NOUVEAUX
7 au 9 "	—LA FESSEE
10 et 11 "	—MADEMOISELLE DOCTEUR
14 au 16 "	—DEUX DE LA RESERVE
17 et 18 "	—JE CHANTE
21 au 23 "	—DROLE DE DRAME
24 et 25 "	—GIBRALTAR

"BEY'S CINEMA" — Thetford Mines

3 MARS	—UN MEURTRE A ETE COMMIS
6- 7 "	—JE CHANTE
10 "	—LA LIBERTE
13-14 "	—MADEMOISELLE DOCTEUR
17 "	—PROMESSES
20-21 "	—UN GOSSE EN OR
24 "	—ALEXIS GENTLEMAN CHAUFFEUR

Théâtre "ROYAL" — Amos

5 au 7 MARS	—L'AFFAIRE LAFARGE
12 au 14 "	—J'ETAIS UNE AVENTURIERE
19 au 21 "	—MADEMOISELLE DOCTEUR

Théâtre "ROXY" — Shawinigan Falls

3 au 6 MARS	—GRAND-PERE
10 au 13 "	—GIBRALTAR
17 au 20 "	—O R A G E
23 au 27 "	—L O U I S E
	—UNE MAIN A FRAPPE

Théâtre "AUDITORIUM" — Shawinigan

1er-2 MARS	—UN GOSSE EN OR
8- 9 "	—MON CURE CHEZ LES RICHES
15-16 "	—PARADIS DES VOLEURS

Théâtre "RIALTO" — Farnham

3- 4 MARS	—DON BOSCO
10-11 "	—TRICOCHE ET CACOLET
17-18 "	—UNE JAVA

Théâtre "CARTIER" — Timmins, Ont.

6 MARS	—O R A G E
13 "	—SERGE PANINE
20 "	—FEU MARINE D'ABORD
27 "	—LES PIRATES DU RAIL

Théâtre "EDEN" — Sorel

3- 4 MARS	—ENTENTE CORDIALE
	—LE PETIT CHEMIN
10-11 "	—LA FEMME DU BOULANGER
	—LE SOLDAT INCONNU
17-18 "	—SERGE PANINE
	—LA FESSEE
24-25 "	—MADEMOISELLE DOCTEUR
	—UN DE LA CANEBIERE
31 Mars-1er Avril	—TEMPETE SUR L'ASIE
	—LE CLUB DES ARISTOCRATES

Théâtre "ALMA" — Riverbend

2 au 4 MARS	—ACCORD FINAL
9 au 11 "	—PRINCE BOUBOULE
16 au 18 "	—ADIEU VIENNE
23 au 25 "	—J'ETAIS UNE AVENTURIERE
30 Mars au 1er Avril	—O R A G E

Théâtre "LIDO" — Rouyn

3 au 5 MARS	—SECRET DE L'EMERAUDE
7 au 9 "	—ALERTE EN MEDITERRANEE
10 au 12 "	—TOUT VA TRES BIEN MADAME LA MARQUISE
14 au 16 "	—LE SCHPOUNTZ
17 au 19 "	—NOTRE DAME D'AMOUR
21 au 23 "	—J'ACCUSE
24 au 26 "	—LA BELLE EQUIPE
28 au 30 "	—LA MARSEILLAISE
31 Mars-1er-2 Avril	—PANTINS D'AMOUR

Théâtre "GEORGES"—St-Georges, Beauce

6 au 8 MARS	—UN DE LA CANEBIERE
13 au 15 "	—C A R R E F O U R
20 au 22 "	—H E R C U L E
27 au 29 "	—W E R T H E R

Dow

LA BIÈRE DE BON GOÛT

Wm. Dow & Co. Brasseurs—Montréal 1790-1940

D423F